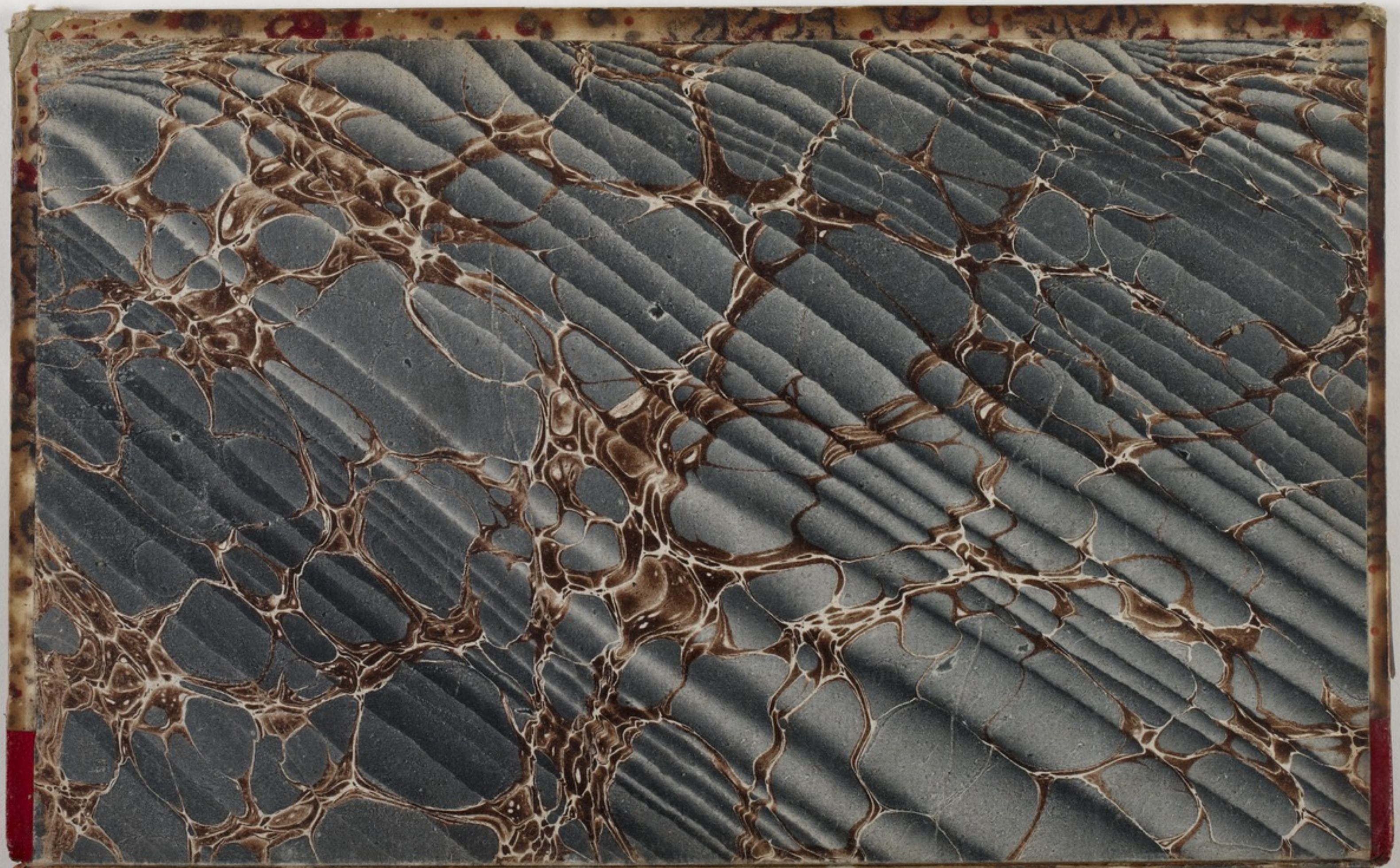


Y2 Réserve.

2974

GASPARD DE LA NUIT.

GASPARD DE LA NUIT

FANTAISIES

A LA MANIÈRE

DE REMBRANDT ET DE CALLOT

par

LOUIS BERTRAND

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

Par M. Sainte-Beuve

BIBLIOTHEQUE ROYALE I

ANGERS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE V. PAVIE, RUE St-LAUD

PARIS, CHEZ LABITTE, QUAI VOLTAIRE

1842

1843

NOTICE.

Il doit être démontré maintenant par assez d'exemples que le mouvement poétique de 1824-1828 n'a pas été un simple engouement de coterie, le complot de quatre ou cinq têtes, mais l'expression d'un sentiment précoce, rapide, aisément contagieux, qui sut vite rallier, autour des noms principaux, une grande quantité d'autres, secondaires, mais encore notables et distingués. Si la plupart de ces promesses restèrent en chemin, si les trop confiants essais n'aboutirent en général à rien de complet ni de supérieur, j'aime du moins à y constater, comme cachet, soit dans l'intention, soit dans le faire, quelque chose de *non-médiocre*, et qui même repousse toute idée de ce mot amoindrissant. La province fut bientôt informée du drapeau qui s'arborait à Paris, et l'élite de la jeunesse du lieu se hâta d'y répondre par plus d'un signal et par des accents qui n'étaient pas tous des échos. Il suffisait dans chaque ville de deux ou trois jeunes imaginations un peu vives pour donner l'éveil et sonner le toscin littéraire. Au XVIe siècle, les choses s'étaient ainsi passées lors de la révolution poé-

tique proclamée par Ronsard et Du Bellay : le Mans, Angers, Poitiers, Dijon, avaient aussitôt levé leurs recrues et fourni leur contingent. Ainsi, de nos jours, l'aiglon romantique (les ennemis disaient l'orfraie) parut voler assez rapidement de clocher en clocher, et finalement, à voir le résultat en gros, après une quinzaine d'années de possession de moins en moins disputée, il semble qu'il y ait conquête.

Louis Bertrand, ou, comme il aimait à se poétiser, *Ludovic*, ou plutôt encore *Aloïsius* Bertrand, qui nous vint de Dijon vers 1828, est un de ces Jacques Tahureau, de ces Jacques de La Taille, comme en eut aussi la moderne école, mis hors de combat, en quelque sorte, dès le premier feu de la mêlée. S'attacher à tracer, à deviner l'histoire des poètes de talent morts avant d'avoir réussi, ce serait vouloir faire, à la guerre, l'histoire de tous les grands généraux tués sous-lieutenants; ou ce serait, en botanique, faire la description des individus plantes dont les beaux germes avortés sont tombés sur le rocher. La nature en tous les ordres n'est pleine que de cela. Mais ici un sort particulier, une fatalité étrange marque et distingue l'infortune du poète dont nous parlons : il a ses stigmates à lui. Si Bertrand fût mort en 1830, vers le temps où il complétait les essais qu'on publie aujourd'hui pour la première fois, son cercueil aurait trouvé le groupe des amis encore réunis, et sa mémoire n'aurait pas manqué de cortège. Au lieu de cette opportunité du moins dans le malheur, il survécut obscurément, se fit perdre de vue durant plus de dix années, sans donner signe de vie au public ni aux amis; il se laissa devancer sur tous les points ; la mort même, on peut le dire, la mort dans sa rigueur tardive l'a trompé. Galloix,

Farcy, Fontaney, ont comme prélevé cette fraîcheur d'intérêt qui s'attache aux funérailles précoces; et en allant mourir, hélas! sur le lit de Gilbert après Hégésippe Moreau, il a presque l'air d'un plagiaire.

Nous venons, ses œuvres en main, protester enfin contre cette série de méchefs et de contre-temps comblés par une terminaison si funeste. Quand même, en mourant, il ne se serait pas souvenu de nous à cet effet, et ne nous aurait pas expressément nommé pour réparer à son égard, et autant qu'il serait en nous, ce qu'il appelait *la félonie du sort*, nous aurions lieu d'y songer tout naturellement. C'est un devoir à chaque groupe littéraire, comme à chaque bataillon en campagne, de retirer et d'enterrer ses morts. Les indifférents, les empressés qui surviennent chaque jour ne demanderaient pas mieux que de les fouler. Patience un moment encore! et honneur avant tout à ceux qui ont aimé la poésie jusqu'à en mourir!

Louis-Jacques-Napoléon Bertrand naquit le 20 avril 1807, à Ceva en Piémont (alors département de Montenotte), d'un père lorrain, capitaine de gendarmerie, et d'une mère italienne. Il revint en France à la débâcle de l'Empire, âgé d'environ sept ans, et gardant plus d'un souvenir d'Italie. Sa famille s'établit à Dijon; il y fit ses études, y eut pour condisciple notre ami le gracieux et sensible poète Antoine de Latour; mais Bertrand, fidèle au gîte, suça le sel même du terroir et se naturalisa tout-à-fait Bourguignon.

Dijon a produit bien des grands hommes; il en est comme

Bossuet, qui sortent du cadre et qui appartiennent simplement à la France. Ceux qui restent en propre à la capitale de la Bourgogne, ce sont le président de Brosses, La Monnoie, Piron, au XVIe siècle Tabourot; ils ont l'accent. Bertrand, à sa manière, tient d'eux, et jusque dans son romantisme il suit leur veine. Le Dijon qu'il aime sans doute est celui des ducs, celui des chroniques rouvertes par Walter Scott et M. de Barante, le Dijon gothique et chevaleresque, plutôt que celui des bourgeois et des vignerons; pourtant il y mêle à propos la plaisanterie, la *gausserie* du crû, et, sous air de Callot et de Rembrandt, on y retrouve du piquant des vieux *noëls*. Son originalité consiste précisément à avoir voulu relever et enfermer sous forme d'art sévère et de fantaisie exquise ces filets de vin clairet, qui avaient toujours jusque-là coulé au hasard et comme par les fentes du tonneau.

Destinée bizarre et qui dénote bien l'artiste! il passa presque toute sa vie, il usa sa jeunesse à ciseler en riche matière mille petites coupes d'une délicatesse infinie et d'une invention minutieuse, pour y verser ce que nos bons aïeux buvaient à même de la gourde ou dans le creux de la main.

Il achevait ses études en 1827, et déjà la poésie le possédait tout entier. Dijon et ses antiquités héroïques, et cette fraîche nature peuplée de légendes, emplissaient son cœur. Les bords de la Suzon et les prairies de l'Armançon le captivaient. La nuit, aux grottes d'Asnières, bien souvent, lui et quelques amis allaient effrayer les chauves-souris avec des torches et pratiquer un gai sabbat. Un journal distingué

paraissait alors à Dijon et y tentait le même rôle honorable que remplissait *le Globe* à Paris. *Le Provincial*, rédigé par M. Théophile Foisset (l'historien du président de Brosses), surtout par Charles Brugnot, poète d'une vraie valeur, enlevé bien prématurément lui-même en septembre 1831, ouvrit durant quelques mois ses colonnes aux essais du jeune Bertrand (*). Je retrouve là le premier jet et la première forme de tout ce qu'il n'a fait qu'augmenter, retoucher et repolir depuis. C'est dans ce journal qu'il dédiait à l'auteur des *Deux Archers*, à l'auteur de *Trilby*, les jolies ballades en prose dont la façon lui coûtait autant que des vers. Les vers non plus n'y manquaient pas ; je lis, à la date du 10 juillet, *la Chanson du Pèlerin qui heurte, pendant la nuit sombre et pluvieuse, à l'huis d'un châtel*; elle était adressée *au gentil et gracieux trouvère de Lutèce, Victor Hugo,* et pouvait sembler une allusion ou requête poétique ingénieuse :

— Comte, en qui j'espère,
Soient, au nom du Père
Et du Fils,
Par tes vaillants reîtres
Les félons et traîtres
Déconfits ! —

. . . . . .

J'entends un vieux garde,

(*) Le premier n°, qui parut le 1er mai 1828, contenait, de lui, une petite chronique de l'an 1364, intitulée *Jacques-les-Andelys,* et depuis lors presque dans chaque n°, jusqu'à la fin de septembre, époque de la suspension du journal, il y inséra quelque chose.

Qui de loin regarde
  Fuir l'éclair,
Qui chante et s'abrite,
Seul en sa guérite,
  Contre l'air.

Je vois l'ombre naître,
Près de la fenêtre
  Du manoir,
De dame en cornette
Devant l'épinette
  De bois noir.

Et moi, barbe blanche,
Un pied sur la planche
  Du vieux pont,
J'écoute, et personne
A mon cor qui sonne
  Ne répond.

—Comte, en qui j'espère,
Soient au nom du Père, etc., etc.

Voilà des rimes et un rhythme qui, ce semble, suffiraient à dater la pièce à défaut d'autre indication. C'était le moment de la ballade du *roi Jean* et de la ballade *à la Lune*, le lendemain de *la Ronde du Sabbat* et la veille des *Djinns*. L'espiègle *Trilby* faisait des siennes, et Hoffmann aussi allait opérer. Bertrand, dans sa fantaisie mélancolique et nocturne, était fort atteint de ces diableries; on peut dire qu'entre tous il était et resta féru du lutin, cette fine muse : *Quem tu Melpomene semel....*

Son rôle eût été, si ses vers avaient su se rassembler et se publier alors, de reproduire avec un art achevé, et même superstitieux, de jolis ou grotesques sujets du moyen-âge finissant, de nous rendre quelques-uns de ces joyaux, j'imagine, comme les Suisses en trouvèrent à Morat dans le butin de Charles-le-Téméraire (*). Bertrand me fait l'effet

(*) Je n'en veux pour témoin que ce chapelet de menus couplets défilés grain à grain en l'honneur de la défunte cité chevaleresque :

DIJON.

BALLADE.

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs!

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

A la brusquembille
Tu jouas jadis
Mule, bride, étrille,
Et tu les perdis.

La grise bastille
Aux gris tiercelets
Troua ta mantille
De trente boulets.

Le reître qui pille
Nippes au bahut,
Nonnes sous leur grille,
Te cassa ton luth.

Mais à la cheville
Ta main pend encor
Serpette et faucille,
Rustique trésor.

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs,

Çà, vite une aiguille,
Et de ta maison
Qu'un vert pampre habille
Recouds le blason !

d'un orfèvre ou d'un bijoutier de la Renaissance ; un peu d'alchimie par surcroît s'y serait mêlé, et, à de certains signes et procédés, Nicolas Flamel aurait reconnu son élève.

En répondant à la précédente ballade du *Pélerin* et en parlant aussi des autres morceaux insérés dans *le Provincial,* Victor Hugo lui avait écrit qu'il possédait au plus haut point les secrets de la forme et de la facture, et que *notre Émile Deschamps lui-même,* le maître d'alors en ces gentillesses, *s'avouerait égalé*. Par malheur Bertrand ne composa pas à ce moment assez de vers de la même couleur et de la même saison pour les réunir en volume; mécontent de lui et difficile, il retouchait perpétuellement ceux de la veille ; il se créait plus d'entraves peut-être que la poésie rimée n'en peut supporter. Doué de haut caprice plutôt qu'épanché en tendresse, au lieu d'ouvrir sa veine, il distillait de rares stances dont la couleur ensuite l'inquiétait. Voici pourtant une charmante pièce naturelle et simple, où s'exprime avec vague le seul genre de sentiment tendre, et bien fantastique encore, que le discret poète ait laissé percer dans ses chants :

LA JEUNE FILLE.

« Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma fille, il faudrait autant pleurer un songe. »

ATALA.

Rêveuse et dont la main balance
Un vert et flexible rameau,
D'où vient qu'elle pleure en silence,
La jeune Fille du hameau?

Autour de son front je m'étonne
De ne plus voir ses myrtes frais;
Sont-ils tombés aux jours d'automne
Avec les feuilles des forêts?

Tes compagnes sur la colline
T'ont vue hier seule à genoux,
O toi qui n'est point orpheline
Et qui ne priais pas pour nous!

Archange, ô sainte messagère,
Pourquoi tes pleurs silencieux?
Est-ce que la brise légère
Ne veut pas t'enlever aux cieux?

Ils coulent avec tant de grâce,
Qu'on ne sait, malgré ta pâleur,
S'ils laissent une amère trace,
Si c'est la joie ou la douleur.

Quand tu reprendras solitaire
Ton doux vol, sœur d'Alaciel,
Dis-moi, la clef de ce mystère,
L'emporteras-tu dans le ciel?

30 *septembre* 1828.

Sans prétendre sonder, à mon tour, le secret de cette destinée de poète et mettre la main sur la clé fuyante de son cœur, il me semble, à voir jusqu'à la fin sa solitaire imagination se dévorer comme une lampe nocturne et la flamme sans aliment s'égarer chaque soir aux lieux déserts, — il me semble presque certain que cette jeune Fille idéale, cet Ange de poésie, celle que M. de Châteaubriand a baptisée *la Sylphide*, fut réellement le seul être à qui appartint jamais tout son amour ; et comme il l'a dit dans d'autres stances du même temps :

C'est l'Ange envolé que je pleure,
Qui m'éveillait en me baisant,
Dans des songes éclos à l'heure
De l'étoile et du ver-luisant.

Toi qui fus un si doux mystère,
Fantôme triste et gracieux,
Pourquoi venais-tu sur la terre
Comme les Anges sont aux cieux ?

Pourquoi dans ces plaisirs sans nombre,
Oublis du terrestre séjour,
Ombre rêveuse, aimai-je une ombre
Infidèle à l'aube du jour (*) ?

De ces premières saisons de Bertrand, en ce qu'elles avaient de suave, de franc malgré tout et d'heureux, rien ne saurait nous laisser une meilleure idée qu'une page toute naturelle, qu'il a retranchée ensuite de son volume de choix, précisément comme trop naturelle et trop prolongée sans doute, car il aimait à réfléchir à l'infini ses impressions et à les concentrer, pour ainsi dire, sous le cristal de l'art. Mais ici nous le prenons sur le fait; ce n'est plus à *l'huis d'un châtel* que frappe mignardement le pélerin, c'est tout bonnement à la porte d'une ferme, durant une course à travers ces grasses et saines campagnes :

« Je n'ai point oublié, raconte-t-il, quel accueil je reçus » dans une ferme à quelques lieues de Dijon, un soir d'oc- » tobre que l'averse m'avait assailli cheminant au hasard » vers la plaine, après avoir visité les plateaux boisés et les » *combes* (**) encore vertes de Chambœuf. Je heurtai de

(*) Plus tard pourtant, si nous en croyons quelques légers indices, il aurait aimé moins vaguement, ou cru aimer; mais, même alors, le meilleur de son cœur dut être toujours pour *l'Ange* et pour *l'Ombre*.

(**) *Combe*, creux de vallée de toutes parts entourée de montagnes et n'ayant qu'une issue.

» mon bâton de houx à la porte secourable, et une jeune
» paysanne m'introduisit dans une cuisine enfumée, toute
» claire, toute pétillante d'un feu de sarment et de chene-
» vottes. Le maître du logis me souhaita une bienvenue
» simple et cordiale; sa moitié me fit changer de linge et
» préparer un chaudeau, et l'aïeul me força de prendre sa
» place, au coin du feu, dans le gothique fauteuil de bois
» de chêne que sa culotte (milady me le pardonne!) avait
» poli comme un miroir. De là, tout en me séchant, je
» me mis à regarder le tableau que j'avais sous les yeux.
» Le lendemain était jour de marché à la ville, ce que n'an-
» nonçait que trop bien l'air affairé des habitants de la ferme,
» qui hâtaient les préparatifs du départ. La cuisine était
» encombrée de paniers où les servantes rangeaient des
» fromages sur la paille. Ici une courge que la bonne Fée
» aurait choisie pour en faire un carrosse à Cendrillon, là
» des sacs de pommes et de poires qui embaumaient la
» chambre d'une douce odeur de fruits mûrs, ou des pou-
» lets montrant leur rouge crête par les barreaux de leur
» prison d'osier. Un chasseur arriva, apportant le gibier
» qu'il avait tué dans la journée; de sa carnassière qu'il
» vida sur la table s'échappèrent des lièvres, des pluviers,
» des halbrans, dont un plomb cruel avait ensanglanté la
» fourrure ou le plumage. Il essuya complaisamment son
» fusil, l'enferma dans une robe d'étamine, et l'accrocha
» au manteau de la cheminée, entre l'épi insigne de blé de
» Turquie et la branche ordinaire du buis saint. Cependant
» rentraient d'un pas lourd les valets de charrue, secouant
» leurs bottes jaunes de la glèbe et leurs guêtres détrempées.
» Ils grondaient contre le temps qui retardait le labourage
» et les semailles. La pluie continuait de battre contre les

» vitres ; les chiens de garde pleuraient piteusement dans
» la basse-cour. Sur le feu que soufflait l'aïeul avec ce tube
» de fer creux, ustensile obligé de tout foyer rustique, une
» chaudière se couronnait d'écume et de vapeurs au siffle-
» ment plaintif des branches d'*étoc* (*) qui se tordaient
» comme des serpents dans les flammes ; c'était le souper
» qui cuisait. La nappe mise, chacun s'assit, maîtres et
» domestiques, le couteau et la fourchette en main, moi
» à la place d'honneur, devant un énorme château embas-
» tionné de choux et de lard, dont il ne resta pas une
» miette. Le berger raconta qu'il avait vu le loup. On rit,
» on gaussa, on goguenarda. Quelles honnêtes figures dans
» ces bonnets de laine bleue! quelles robustes santés dans
» ces sayons de toile couleur de terreau! Ah! la paix et le
» bonheur ne sont qu'aux champs. Le métayer et sa femme
» m'offrirent un lit que j'aurais été bien fâché d'accepter : je
» voulus passer la nuit dans la crèche. Rien de *rembranes-*
» *que* comme l'aspect de ce lieu qui servait aussi de grange
» et de pressoir : des bœufs qui ruminaient leur pitance, des
» ânes qui secouaient l'oreille, des agneaux qui tétaient
» leur mère, des chèvres qui traînaient la mamelle, des
» pâtres qui retournaient la litière à la fourche; et, quand
» un trait de lumière enfilait l'ombre des piliers et des
» voûtes, on apercevait confusément des fenils bourrés
» de fourrage, des chariots chargés de gerbes, des cuves
» regorgeant de raisins, et une lanterne éteinte pendant à
» une corde. Jamais je n'ai reposé plus délicieusement.
» Je m'endormis au dernier chant du grillon tapi dans ma

(*) *Étoc*, souche morte.

» couche odorante de paille d'orge, et je m'éveillai au » premier chant du coq battant de l'aile sur les perchoirs » lointains de la ferme. » — Et c'est là pourtant ce que, vous, qui le sentez et le dépeignez si bien, vous quittez toujours !

La suspension du *Provincial* laissait Bertrand libre, et nous le vîmes arriver à Paris vers la fin de 1828 ou peut-être au commencement de 1829. Il ne nous parut pas tout-à-fait tel que lui-même s'est plu, dans son *Gaspard de la Nuit*, à se profiler par manière de caricature : « C'était » un pauvre diable, nous dit-il de Gaspard, dont l'exté- » rieur n'annonçait que misères et souffrances. J'avais » déjà remarqué, dans le même jardin, sa redingote rapée » qui se boutonnait jusqu'au menton, son feutre déformé » que jamais brosse n'avait brossé, ses cheveux longs » comme un saule, et peignés comme des brousailles, ses » mains décharnées, pareilles à des ossuaires, sa physio- » nomie narquoise, chafouine et maladive, qu'effilait une » barbe nazaréenne ; et mes conjectures l'avaient chari- » tablement rangé parmi ces artistes au petit pied, joueurs » de violon et peintres de portraits, qu'une faim irrassasiable » et une soif inextinguible condamnent à courir le monde » sur la trace du Juif-errant. » Nous vîmes simplement alors un grand et maigre jeune homme de vingt-un ans, au teint jaune et brun, aux petits yeux noirs très vifs, à la physionomie narquoise et fine sans doute, un peu chafouine peut-être, au long rire silencieux. Il semblait timide ou plutôt sauvage. Nous le connaissions à l'avance, et nous crûmes d'abord l'avoir apprivoisé. Il nous récita, sans trop se faire prier, et d'une voix sautillante, quelques unes de

ses petites ballades en prose dont le couplet ou le verset exact simulait assez bien la cadence d'un rhythme : on en a eu l'application, depuis, dans le livre traduit des *Pélerins polonais* et dans les *Paroles d'un Croyant*. Bertrand nous récita, entre autres, la petite drôlerie gothique que voici, laquelle se grava à l'instant dans nos mémoires, et qui était comme un avant-goût en miniature du vieux Paris considéré magnifiquement du haut des tours de Notre-Dame : (Voir *le Maçon*, page 55.)

On aura remarqué la précision presque géométrique des termes et l'exquise curiosité pittoresque du vocabulaire. Tout cela est vu et saisi à la loupe. De telles imagettes sont comme le produit du daguerréotype en littérature, avec la couleur en sus. Vers la fin de sa vie, l'ingénieux Bertrand s'occupait beaucoup, en effet, du daguerréotype et de le perfectionner. Il avait reconnu là un procédé analogue au sien, et il s'était mis à courir après.

Mais alors de telles comparaisons ne venaient pas. Plus d'un de ces jeux gothiques de l'artiste dijonnais pouvait surtout sembler à l'avance une ciselure habilement faite, une moulure enjolivée et savante, destinée à une cathédrale qui était en train de s'élever. Ou encore c'était le peintre en vitraux qui coloriait et peignait ses figures par parcelles, en attendant que la grande rosace fût montée.

Bertrand nourrissait à cette époque d'autres projets plus étendus, et il n'entendait que préluler ou peloter, comme on dit, par ces sortes de *bambochades*. Ses amis de Dijon se flattaient de voir bientôt paraître de lui quelque roman

historique qui aurait remué leur chère Bourgogne. Mais ces longs efforts suivis n'allaient pas à son haleine, et, comme tant d'organisations ardentes et fines, c'est dans le prélude et dans l'escarmouche qu'il s'est consumé. Singulière, insaisissable nature, que les gens du monde auraient peine à comprendre et que les artistes reconnaîtront bien! Rêveur, capricieux, fugitif ou plutôt fugace, un rien lui suffit pour l'attarder, ou le dévoyer. Tantôt à l'ombre, le long des rues solitaires, on l'eût rencontré rôdant et filant d'un air de Pierre Gringoire,

Comme un poète qui prend des vers à la pipée.

Tantôt, les coudes sur la fenêtre de sa mansarde, on l'eût surpris par le trou de la serrure causant durant de longues heures avec la pâle giroflée du toit. Il avait plus d'un rapport, en ces moments, avec le peintre paysagiste La Berge, mort d'épuisement sur une herbe ou sur une mousse. Mais Bertrand ne s'en tenait pas là, il allait, il errait. *Un rayon l'éblouit, une goutte l'enivre,* et en voilà pour des journées.

Aussi, même en ces mois de courte intimité, nous le perdions souvent de vue; il disparaissait, il s'évanouissait pour nous, pour tous, pour ses amis de Dijon, auxquels il ne pouvait plus se décider à écrire. Dans une lettre du 2 mai 1829, que nous avons sous les yeux, Charles Brugnot lui en faisait reproche d'une manière touchante, en le rappelant aux champêtres images du pays et en le provoquant à plus de confiance et d'abandon : « Vous avez beau faire, » mon cher Bertrand, je ne puis m'accoutumer à vous » laisser là-bas dans votre imprenable solitude. Quelque

» obstiné que soit votre silence, je l'attribue plutôt à votre
» souffrance morale qu'à l'oubli de ceux qui vous aiment...
» (Et après quelques conjectures sur la vie de Paris :) En
» revanche, mon cher Bertrand, nous avons des prome-
» nades à travers champs qui valent peut-être les soirées
» d'Emile Deschamps. Nous avons les pêchers tout roses
» sur la côte, et les pruniers, les cerisiers, les pommiers,
» tout blancs, tout roses, tout embaumés, où le rossignol
» chante; la verdure des premiers blés, qui cache l'alouette
» tombée des nues, et la solitude de nos *combes* qui ver-
» dissent et gazouillent. Je voudrais vous apporter ici sur
» des ailes d'hirondelle, vous déposer à Gouville; là se
» trouveraient votre mère, votre jolie sœur, deux ou trois
» de vos amis. Nous déjeunerions sur l'herbe fraîche, nous
» irions errant tout le jour sur la verdure des bois et des
» champs; et puis, le soir, vous auriez vos ailes d'hiron-
» delle qui vous reporteraient à votre case de Paris. Ce
» serait le réveil après un doux songe. — N'est-ce pas que
» vous donneriez bien huit jours de Paris pour une jour-
» née comme celle-là?

» A défaut de promenades, ayons donc des lettres. Re-
» trouvons-nous dans nos lettres. Les indifférents décou-
» ragent; les cœurs connus remettent de la chaleur et de
» la vie dans ceux de leurs amis, quand ils se touchent.
» Un livre qui connaissait l'homme a dit : *Væ soli!* Ne
» vous consumez pas ainsi de tristesse et d'amertume, mon
» cher Bertrand. Pensez à nous, écrivez-nous, vous serez
» soulagé! »

Ces bonnes paroles l'atteignaient, le touchaient sans

doute, mais ne le corrigeaient pas. Il souffrait de ce mal vague qui est celui du siècle, et qui se compliquait pour lui des circonstances particulières d'une position gênée. Un moment, la Révolution de juillet parut couper court à son anxiété et ouvrir une carrière à ses sentiments moins contraints; il l'avait accueillie avec transport, et nous le retrouvons à Dijon, durant les deux années qui suivent, prenant, à côté de son ami Brugnot et même après sa mort, une part active et, pour tout dire, ardente, au *Patriote de la Côte-d'Or*. Le réveil ne fut que plus rude; ce *coup de collier* en politique l'avait mis tout hors d'haleine; l'artiste en lui sentait le besoin de respirer. Par malheur la littérature elle-même avait fait tant soit peu naufrage dans la tempête, et, si Bertrand avait recherché de ce côté la place du doux nid mélodieux, il ne l'aurait plus trouvée. Mais il ne paraît pas s'être soucié de renouer les anciennes relations; le hasard seul nous le fit rencontrer une ou deux fois en ces dix années; il s'évanouissait de plus en plus.

Que faisait-il? A quoi rêvait-il? aux mêmes songes sans doute, aux éternels fantômes que, par contraste avec la réalité, il s'attachait à ressaisir de plus près et à embellir. Il avait repris ses bluettes fantastiques; il les caressait, les remaniait en mille sens, et en voulait composer le plus mignon des chefs-d'œuvre. On sait, dans l'antique églogue, le joli tableau de cet enfant qui est tout occupé à cueillir des brins de jonc et à les tresser ensemble, pour en façonner une cage à mettre des cigales. Eh bien! Bertrand était un de ces preneurs de cigales; et pour entière ressemblance, comme ce petit berger de Théocrite, il ne s'aperçut pas que, durant ce temps, le renard lui mangeait le déjeuner.

« ITEM, *il faut vivre*, » comme le répétait souvent un poète notaire de campagne que j'ai connu. La vie matérielle revenait chaque jour avec ses exigences, et, si sobres, si modiques que fussent les besoins de Bertrand, il avait à y pourvoir. Je ne suivrai point le pauvre poète en peine dans la quantité de petits journaux oubliés auxquels, çà et là, il payait et demandait l'obole. Un drame fantastique, ou, comme il l'avait intitulé, un *drame-ballade*, fut présenté par lui à M. Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, qui exprima le regret de ne pouvoir l'adapter à son théâtre. Un moment il sembla que l'existence de Bertrand allait se régler: il devint secrétaire de M. le baron Rœderer, qui connaissait de longue main sa famille, et qui eut pour lui des bontés. Mais Bertrand, à ce métier du rêve, n'avait guère appris à se trouver capable d'un assujétissement régulier. Et puis lui rendre service n'était pas chose si facile. Content de peu et avide de l'infini, il avait une reconnaissance extrême pour ce qu'on lui faisait ou ce qu'on lui voulait de bien; on aurait dit qu'il avait hâte d'en emporter le souvenir ou d'en respecter l'espérance, et, au moindre prétexte commode, au moindre coin propice, saluant sans bruit et la joie dans le cœur, il fuyait :

> J'esquive doucement et m'en vais à grands pas,
> La queue en loup qui fuit, et les yeux contre-bas,
> Le cœur sautant de joie et triste d'apparence (*)....

A travers cela il avait trouvé, chose rare! et par la seule

(*) Mathurin Regnier, satire VIII.

piperie de son talent, un éditeur. Eugène Renduel avait lu le manuscrit des *Fantaisies de Gaspard*, y avait pris goût, et il ne s'agissait plus que de l'imprimer. Mais l'éditeur, comme l'auteur, y désirait un certain luxe, des vignettes, je ne sais quoi de trop complet. Bref, on attendit, et le manuscrit payé, modiquement payé, mais enfin ayant trouvé maître, continuait, comme ci-devant, de dormir dans le tiroir. Bertrand, une fois l'affaire conclue et le denier touché, s'en était allé selon sa méthode, se voyant déjà sur vélin et caressant la lueur. Un jour pourtant il revint, et, ne trouvant pas l'éditeur au gîte, il lui laissa pour *memento* gracieux la jolie pièce qui suit :

A M. EUGÈNE RENDUEL.

SONNET.

Quand le raisin est mûr, par un ciel clair et doux,
Dès l'aube, à mi-coteau rit une foule étrange:
C'est qu'alors dans la vigne, et non plus dans la grange,
Maîtres et serviteurs, joyeux, s'assemblent tous.

A votre huis, clos encor, je heurte. Dormez-vous?
Le matin vous éveille, éveillant sa voix d'ange.
Mon Compère, chacun en ce temps-ci vendange;
Nous avons une vigne : — eh bien! vendangeons-nous?

Mon livre est cette vigne, où, présent de l'automne,
La grappe d'or attend, pour couler dans la tonne,
Que le pressoir noueux crie enfin avec bruit.

J'invite mes voisins, convoqués sans trompettes,
A s'armer promptement de paniers, de serpettes.
Qu'ils tournent le feuillet : sous le pampre est le fruit.

5 octobre 1840.

Cependant, à trop attendre, sa vie frêle s'était usée, et cette poétique gaîté d'automne et de vendanges ne devait pas tenir. Une première fois, se trouvant pris de la poitrine, il était entré à la Pitié dans les salles de M. Serres, sans en prévenir personne de ses amis; la délicatesse de son cœur le portait à épargner de la sorte à sa modeste famille des soins difficiles et un spectacle attristant. Durant les huit mois qu'il y resta, il put voir souvent passer M. David le statuaire, qui allait visiter un jeune élève malade. M. David avait de bonne heure, dès 1828, conçu pour le talent de Bertrand la plus haute, la plus particulière estime, et il était destiné à lui témoigner l'intérêt suprême. Bertrand lui a depuis avoué l'avoir reconnu de son lit; mais il s'était couvert la tête de son drap, en rougissant. Après une espèce de fausse convalescence, il retomba de nouveau très malade, et dut entrer à l'hospice Necker vers la mi-mars 1841. Mais, cette fois, sa fierté vaincue céda aux sentiments affectueux, et il appela auprès de son lit de mort l'artiste éminent et bon, qui, durant les six semaines finales, lui prodigua d'assidus témoignages, recueillit ses paroles fiévreuses et transmit ses volontés dernières. Bertrand mourut dans l'un des premiers jours de mai. M. David suivit seul son cercueil; c'était la veille de l'Ascension; un orage effroyable grondait, la messe mortuaire était dite, et le corbillard ne venait pas. Le prêtre avait fini par sortir; l'unique ami présent gardait les restes abandonnés. Au fond de la chapelle, une sœur de l'hospice décorait de guirlandes un autel pour la fête du lendemain.

L'humble nom, du moins, subsistera désormais autre part encore que sur la croix de bois du cimetière de Vau-

girard, où le même ami l'a fait tracer. C'est le manuscrit, exactement préparé par l'auteur pour l'impression, qui retiré, moyennant accord, des mains du premier éditeur, se publie aujourd'hui à Angers sous des auspices fidèles; cette résurrection éveillera dans la patrie dijonnaise plus d'un écho. Je n'ai pas à entrer ici dans le détail du volume; je n'ai fait autre chose que le caractériser par tout ceci, en racontant l'homme même : depuis la pointe des cheveux jusqu'au bout des ongles, Bertrand est tout entier dans son *Gaspard de la Nuit*. Si j'avais à choisir entre les pièces pour achever l'idée du portrait, au lieu des joujoux gothiques déjà indiqués, au lieu des tulipes hollandaises et des miniatures sur émail de Japon qui ne font faute, je tirerais de préférence, du sixième livre intitulé *les Sylves*, les trois pages de nature et de sentiment, *Ma Chaumière*, *Sur les Rochers de Chèvremorte*, et *Encore un Printemps*. La première doit être d'avant 1830, lorsque avec un peu de complaisance on se permettait encore de rêver un roi suzerain en son Louvre; les deux autres portent leur date et nous rendent avec une grâce exquise le très proche reflet d'une réalité douloureuse. Les voici donc, et avec leurs épigraphes, pompon en tête; quand on cite le minutieux auteur, il y aurait conscience de rien oublier. (Voir *Ma Chaumière*, page 231; *Sur les Rochers de Chèvremorte*, page 243; *Encore un Printemps*, page 247.)

Que conclure, en finissant, de cette infortune de plus ajoutée à tant d'autres pareilles, et y a-t-il quelque chose à conclure? Faut-il prétendre, par ces tristes exemples, corriger les poètes, les guérir de la poésie, et pour eux, natures étranges, le charme du malheur raconté n'est-il pas plutôt

un appât? Constatons seulement, et pour que les moins entraînés y réfléchissent, constatons la lutte éternelle, inégale, et que la société moderne, avec ses industries de toute sorte, n'a fait que rendre plus dure. La fable antique parle d'un berger ou chevrier, Comatas, qui, pour avoir trop souvent sacrifié de ses chèvres aux Muses, fut puni par son maître et enfermé dans un coffre où il devait mourir de faim ; mais les abeilles vinrent et le nourrirent de leur miel. Et quand le le maître, quelque temps après, ouvrit le coffre, il le trouva vivant et tout entouré des suaves rayons. De nos jours, trop souvent aussi, pour avoir voulu sacrifier imprudemment aux muses, on est mis à la gêne et l'on se voit pris comme dans le coffre ; mais on y reste brisé, et les abeilles ne viennent plus.

SAINTE-BEUVE.

Juillet 1842.

GASPARD DE LA NUIT

Ami, te souviens-tu qu'en route pour Cologne,
Un dimanche, à Dijon, au cœur de la Bourgogne,
Nous allions admirant clochers, portails et tours,
Et les vieilles maisons dans les arrière-cours?

SAINTE-BEUVE. — *Les Consolations.*

GASPARD DE LA NUIT.

Gothique donjon
Et flèche gothique (*),
Dans un ciel d'optique,
Là-bas, c'est Dijon.
Ses joyeuses treilles
N'ont point leurs pareilles;
Ses clochers jadis
Se comptaient par dix.
Là, plus d'une pinte
Est sculptée ou peinte;
Là, plus d'un portail
S'ouvre en éventail.
Dijon, *moult te tarde!* (**)
Et mon luth camard
Chante ta moutarde
Et ton Jacquemart!

J'aime Dijon comme l'enfant sa nourrice dont il a sucé le lait, comme le poète la jouvencelle qui a initié son cœur. — Enfance

(*) Le donjon du palais des ducs, et la flèche de la cathédrale, que les voyageurs aperçoivent de plusieurs lieues dans la plaine.

(**) *Moult me tarde!* ancienne devise de la commune de Dijon.

et poésie! Que l'une est éphémère, et que l'autre est trompeuse! L'enfance est un papillon qui se hâte de brûler ses blanches ailes aux flammes de la jeunesse, et la poésie est semblable à l'amandier : ses fleurs sont parfumées et ses fruits sont amers.

J'étais un jour assis à l'écart dans le jardin de l'Arquebuse, — ainsi nommé de l'arme qui autrefois y signala si souvent l'adresse des chevaliers du Papeguay. Immobile sur un banc, on eût pu me comparer à la statue du bastion Bazire. Ce chef-d'œuvre du figuriste Sévallée et du peintre Guillot représentait un abbé assis et lisant. Rien ne manquait à son costume. De loin, on le prenait pour un personnage; de près, on voyait que c'était un plâtre.

La toux d'un promeneur dissipa l'essaim de mes rêves. C'était un pauvre diable dont l'extérieur n'annonçait que misères et souffrances. J'avais déjà remarqué, dans le même jardin, sa redingote râpée qui se boutonnait jusqu'au menton, son feutre déformé que jamais brosse n'avait brossé, ses cheveux longs comme un saule, et peignés comme des broussailles, ses mains décharnées, pareilles à des ossuaires, sa physionomie narquoise, chafouine et maladive qu'effilait une barbe nazaréenne; et mes conjectures l'avaient charitablement rangé parmi ces artistes au petit-pied, joueurs de violon et peintres de portraits, qu'une faim irrassasiable et une soif inextinguible condamnent à courir le monde sur la trace du Juif-errant.

Nous étions maintenant deux sur le banc. Mon voisin feuilletait un livre des pages duquel s'échappa à son insu une fleur desséchée. Je la recueillis pour la lui rendre. L'inconnu me saluant la porta à ses lèvres flétries, et la replaça dans le livre mystérieux.

— « Cette fleur, me hasardai-je à lui dire, est sans doute le symbole de quelque doux amour enseveli? Hélas! nous avons

tous dans le passé un jour de bonheur qui nous désenchante l'avenir.

— Vous êtes poète ? me répondit-il en souriant. »

Le fil de la conversation s'était noué : maintenant sur quelle bobine allait-il s'envider ?

— « Poète, si c'est être poète que d'avoir cherché l'art !

— Vous avez cherché l'art ! Et l'avez-vous trouvé ?

— Plût au ciel que l'art ne fût pas une chimère !

— Une chimère !.... Et moi aussi je l'ai cherché ! » s'écria-t-il avec l'enthousiasme du génie et l'emphase du triomphe.

Je le priai de m'apprendre à quel lunetier il devait sa découverte, l'art ayant été pour moi ce qu'est une aiguille dans une meule de foin.....

— « J'avais résolu, dit-il, de chercher l'art comme au moyen-âge les roses-croix cherchèrent la pierre philosophale ; l'art, cette pierre philosophale du dix-neuvième siècle !

» Une question exerça d'abord ma scolastique. Je me demandai : Qu'est-ce que l'art ? — L'art est la science du poète. — Définition aussi limpide qu'un diamant de la plus belle eau.

» Mais quels sont les éléments de l'art ? Seconde question à laquelle j'hésitai pendant plusieurs mois de répondre. — Un soir qu'à la fumée d'une lampe je fossoyais le poudreux charnier d'un bouquiniste, j'y déterrai un petit livre en langue baroque et inintelligible, dont le titre s'armoriait d'un amphistère déroulant sur une banderolle ces deux mots : *Gott — Liebe*. Quelques sous

payèrent ce trésor. J'escaladai ma mansarde, et là, comme j'épelais curieusement le livre énigmatique, devant la fenêtre baignée d'un clair de lune, soudain il me sembla que le doigt de Dieu effleurait le clavier de l'orgue universel. Ainsi les phalènes bourdonnantes se dégagent du sein des fleurs qui pâment leurs lèvres aux baisers de la nuit. J'enjambai la fenêtre, et je regardai en bas. O surprise! rêvais-je? Une terrasse que je n'avais pas soupçonnée aux suaves émanations de ses orangers, une jeune fille vêtue de blanc qui jouait de la harpe, un vieillard vêtu de noir qui priait à genoux! — Le livre me tomba de la main.

» Je descendis chez les locataires de la terrasse. Le vieillard était un ministre de la religion réformée qui avait échangé la froide patrie de sa Thuringe contre le tiède exil de notre Bourgogne. La musicienne était son unique enfant, blonde et frêle beauté de dix-sept ans qu'effeuillait un mal de langueur; et le le livre par moi réclamé était un eucologe allemand à l'usage des églises du rit luthérien et aux armes d'un prince de la maison d'Anhalt-Coëthen.

» Ah! monsieur, ne remuons pas une cendre encore inassoupie! Elisabeth n'est plus qu'une Béatrix à la robe azurée. Elle est morte, monsieur, morte! et voici l'eucologe où elle épanchait sa timide prière, la rose où elle a exhalé son ame innocente. — Fleur desséchée en bouton comme elle! — Livre fermé comme le livre de sa destinée! — Reliques bénies qu'elle ne méconnaîtra pas dans l'éternité, aux larmes dont elles seront trempées, quand la trompette de l'archange ayant rompu la pierre de mon tombeau, je m'élancerai par-delà tous les mondes jusqu'à la vierge adorée, pour m'asseoir enfin près d'elle sous les regards de Dieu!.....

— Et l'art, lui demandai-je?

— Ce qui dans l'art est *sentiment* était ma douloureuse conquête. J'avais aimé, j'avais prié. *Gott* — *Liebe*, Dieu et Amour! — Mais ce qui dans l'art est *idée* leurrait encore ma curiosité. Je crus que je trouverais le complément de l'art dans la nature. J'étudiai donc la nature.

» Je sortais le matin de ma demeure et je n'y rentrais que le soir. Tantôt, accoudé sur le parapet d'un bastion en ruines, j'aimais, pendant de longues heures, à respirer le parfum sauvage et pénétrant du violier qui mouchète de ses bouquets d'or la robe de lierre de la féodale et caduque cité de Louis XI (*); à voir s'accidenter le paysage tranquille d'un coup de vent, d'un rayon de soleil ou d'une ondée de pluie, le bec-figue et les oisillons des haies se jouer dans la pépinière éparpillée d'ombres et de clartés, les grives accourues de la montagne vendanger la vigne assez haute et touffue pour cacher le cerf de la fable, les corbeaux s'abattre de tous les points du ciel, en bandes fatiguées, sur la carcasse d'un cheval abandonné par le pialey (**) dans quelque bas-fond verdoyant; à écouter les lavandières qui faisaient retentir leur *rouillot* joyeux au bord de Suzon (***) et l'enfant qui chantait une mélodie plaintive en tournant sous la muraille la roue du cordier. — Tantôt je frayais à mes rêveries un sentier de mousse et de rosée, de silence et de quiétude, loin de la ville. Que de fois j'ai ravi leurs quenouilles de fruits rouges

(*) Ce château, imposé à Dijon par la tyrannique défiance de Louis XI, lorsqu'après la mort de Charles-le-Téméraire, il s'empara du duché au détriment de l'héritière légitime Marie de Bourgogne, a plus d'une fois tiré contre la ville qui, il est vrai, lui a bien rendu ses gracieusetés. Aujourd'hui, ses tours chenues servent de retraite à une compagnie de gendarmes.

(**) L'écorcheur de chevaux morts.

(***) Torrent qui parcourait autrefois Dijon à ciel découvert. Ses eaux sont reçues aujourd'hui au pied des remparts dans des canaux voûtés. — Les truites du *Val-de-Suzon* ont de la renommée en Bourgogne.

et acides aux halliers mal hantés de la fontaine de Jouvence et de l'ermitage de Notre-Dame-d'Etang, la fontaine des Esprits et des Fées, l'ermitage du Diable (*)! Que de fois j'ai ramassé le buccin pétrifié et le corail fossile sur les hauteurs pierreuses de S.t-Joseph, ravinées par l'orage! Que de fois j'ai pêché l'écrevisse dans les gués échevelés des Tilles (**), parmi les cressons qui abritent la salamandre glacée et parmi les nénuphars dont bâillent les fleurs indolentes! Que de fois j'ai épié la couleuvre sur les plages embourbées de Saulons, qui n'entendent que le cri monotone de la foulque et le gémissement funèbre du grèbe! Que de fois j'ai étoilé d'une bougie les grottes souterraines d'Asnières où la stalactite distille avec lenteur l'éternelle goutte d'eau du clepsydre des siècles! Que de fois j'ai hurlé de la corne, sur les rocs perpendiculaires de Chèvre-Morte, la diligence gravissant péniblement le chemin à trois cents pieds au dessous de mon trône de brouillards! Et les nuits même, les nuits d'été, balsamiques et diaphanes, que de fois j'ai gigué comme un lycanthrope autour d'un feu allumé dans le val herbu et désert, jusqu'à ce que les premiers coups de cognée du bûcheron ébranlassent les chênes! Ah! monsieur, combien la solitude a d'attraits pour le poète! j'aurais été heureux de vivre dans les bois et de ne faire pas plus de bruit que l'oiseau qui se désaltère à la source, que l'abeille qui picore à l'aubépine et que le gland dont la chute crève la feuillée!.....

— Et l'art, lui demandai-je?

(*) La chapelle aujourd'hui fermée de Notre-Dame-d'Etang était habitée en 1630 par un chapelain et par un ermite. Ce dernier ayant assassiné son confrère, un arrêt du parlement de Dijon le condamna à être roué vif en place de Morimont.

(**) Nom générique de plusieurs petites rivières qui arrosent le pays de la plaine, entre Dijon et la Saône.

— Patience ! l'art était encore dans les limbes. J'avais étudié le spectacle de la nature, j'étudiai les monuments des hommes.

» Dijon n'a pas toujours parfilé ses heures oisives aux concerts de ses philharmoniques enfants. Il a endossé le haubert — coiffé le morion — brandi la pertuisane — dégaîné l'épée — amorcé l'arquebuse — braqué le canon sur ses remparts — couru les champs tambour battant et enseignes déchirées, et, comme le ménestrel gris de la barbe qui emboucha la trompette avant de râcler du rebec, il aurait de merveilleuses histoires à vous raconter, ou plutôt, ses bastions croulants, qui encaissent dans une terre mêlée de débris les racines feuilleuses de ses marronniers d'Inde, et son château démantelé dont le pont tremble sous le pas éreinté de la jument du gendarme regagnant la caserne, — tout atteste deux Dijons : un Dijon d'aujourd'hui, un Dijon d'autrefois.

» J'eus bientôt déblayé le Dijon des quatorzième et quinzième siècles, autour duquel courait un branle de dix-huit tours, de huit portes et de quatre poternes ou *portelles*, — le Dijon de Philippe-le-Hardi, de Jean-sans-Peur, de Philippe-le-Bon et de Charles-le-Téméraire, avec ses maisons de torchis à pignons pointus comme le bonnet d'un fou, à façades barrées de croix de S.t-André ; avec ses hôtels embastillés, à étroites barbacanes, à doubles guichets, à préaux pavés de hallebardes ; — avec ses églises, sa sainte chapelle, ses abbayes, ses monastères, qui faisaient des processions de clochers, de flèches, d'aiguilles, déployant pour bannières leurs vitraux d'or et d'azur, promenant leurs reliques miraculeuses, s'agenouillant aux cryptes sombres de leurs martyrs, ou au reposoir fleuri de leurs jardins ; — avec son torrent de Suzon dont le cours, chargé de poncels de bois et de moulins à farine, séparait le territoire de l'abbé de S.t-Bénigne du territoire de l'abbé de S.t-Etienne, comme un huissier au parlement jetait sa verge et son holà entre deux plaideurs bouffis

de colère (*) ; — et enfin avec ses faubourgs populeux dont l'un, celui de S.t-Nicolas, étalait ses douze rues au soleil, ni plus ni moins qu'une grasse truie en gésine ses douze mamelles. — J'avais galvanisé un cadavre et ce cadavre s'était levé.

» Dijon se lève ; il se lève, il marche, il court ! trente dindelles carillonnent dans un ciel bleu d'outremer comme en peignait le vieil Albert Durer. La foule se presse aux hôtelleries de la rue Bouchepot, aux étuves de la porte aux Chanoines, au mail de la rue S.t-Guillaume, au change de la rue Notre-Dame, aux fabriques d'armes de la rue des Forges, à la fontaine de la place des Cordeliers, au four banal de la rue de Bèze, aux halles de la place Champeaux, au gibet de la place Morimont ; bourgeois, nobles, vilains, soudrilles, prêtres, moines, clercs, marchands, varlets, juifs, lombards, pélerins, ménestrels, officiers du parlement et de la chambre des comptes, officiers des gabelles, officiers de la monnaie, officiers de la gruerie, officiers de la maison du duc : qui clament, qui sifflent, qui chantent, qui geignent, qui prient, qui maugréent, — dans des basternes, dans des litières, à cheval, sur des mules, sur la haquenée de saint François. — Et comment douter de cette résurrection ? Voici flotter aux vents l'étendard de soie, moitié vert, moitié jaune, broché des armoiries de la ville qui sont de gueules au pampre d'or feuillé de sinople (**).

(*) Les deux abbayes de S.t Etienne et de S.t-Bénigne, dont les contestations fatiguèrent si souvent la patience du parlement, étaient si anciennes, si puissantes et jouissaient de tant de privilèges accordés par les ducs et les papes, qu'il n'y avait à Dijon aucun établissement religieux qui ne relevât de l'une ou de l'autre. Les sept églises de la ville étaient leurs filles, et chacune des deux abbayes avait en outre son église particulière. — L'abbaye de S.t-Etienne battait monnaie.

(**) Telles auraient été, suivant Pierre Paillot, les anciennes armoiries de la commune de Dijon ; mais l'abbé Boulemier (*Mém. de l'acad. de Dijon*, 1771.) a prétendu qu'elles n'étaient que de gueules plein. Ces deux savants ne feraient-ils pas confusion de temps, et les armoiries de Dijon n'auraient-elles pas été de *gueules plein* avant de porter *au pampre d'or feuillé de sinople* ? C'est ce que je n'ai pas le loisir d'examiner ici.

» Mais quelle est cette cavalcade? c'est le duc qui va s'ébattre à la chasse. Déjà la duchesse l'a précédé au château de Rouvres. Le magnifique équipage et le nombreux cortège! Monseigneur le duc éperonne un gris pommelé qui frissonne à l'air vif et piquant du matin. Derrière lui caracolent et se pavanent les *Riches* de Châlons, les *Nobles* de Vienne, les *Preux* de Vergy, les *Fiers* de Neuchâtel, les *bons Barons* de Beaufremont. — Et ces deux personnages qui chevauchent à la queue de la file? Le plus jeune, que distinguent son juste-au-corps de velours sang-de bœuf et sa marotte grelottante, s'égosille de rire; le plus vieux, accoutré d'une cape de drap noir sous laquelle il retrait un volumineux psautier, baisse la tête d'un air confus : l'un est le roi des Ribauds, l'autre le chapelain du duc (*). Le fou propose au sage des questions que celui-ci ne peut résoudre; et tandis que le populaire crie Noël! — que les palefrois hennissent, que les limiers aboient, que les cors fanfarent, eux, la bride sur le cou de leurs montures à l'amble, devisent familièrement de la sage dame Judith et du preudhomme Machabée.

» Cependant un héraut sonne de la buccine sur la tour du logis-du-duc. Il signale dans la plaine les chasseurs lançant leurs faucons. Le temps est pluvieux; une brume grisâtre lui dérobe au loin l'abbaye de Citeaux qui baigne ses bois dans les marécages; mais un rayon de soleil lui montre plus rapprochés et plus distincts le château de Talant, dont les terrasses et les plates-formes se crénèlent dans la nue, — les manoirs du sire de Ventoux et du seigneur de Fontaine, dont les girouettes percent des massifs de verdure, — le monastère de S.t-Maur dont les colombiers s'aiguisent au milieu d'une volée de pigeons, — la léproserie de S.t-Apollinaire qui n'a qu'une porte et n'a point de fenêtres, — la chapelle de St Jacques de Trimolois, qu'on dirait un pélerin cousu de coquilles; — et sous les

(*) Philippe-le-Hardi avait son *roi des Ribauds*. Il lui donna 200 liv. en 1396 (*Courtépée.*)

murs de Dijon, au-delà des meix de l'abbaye de St-Bénigne, le cloître de la Chartreuse blanc comme le froc des disciples de saint Bruno.

» La Chartreuse de Dijon ! le Saint-Denis des ducs de Bourgogne (*) ! Ah ! pourquoi faut-il que les enfants soient jaloux des chefs-d'œuvre de leurs pères ! — Allez maintenant où fut la Chartreuse, vos pas y heurteront sous l'herbe des pierres qui ont été des clefs de voûtes, des tabernacles d'autels, des chevets de tombeaux, des dalles d'oratoires ; des pierres où l'encens a fumé, où la cire a brûlé, où l'orgue a murmuré, où les ducs vivants ont fléchi le genou, où les ducs morts ont posé le front. — O néant de la grandeur et de la gloire ! on plante des calebasses dans la cendre de Philippe-le-Bon ! — Plus rien de la Chartreuse ! Je me trompe. — Le portail de l'église et la tourelle du clocher sont debout ; la tourelle élancée et légère, une touffe de giroflée sur l'oreille, ressemble à un jouvenceau qui mène en laisse un lévrier ; le portail martelé serait encore un joyau à pendre au cou d'une cathédrale. Il y a outre cela, dans le préau du cloître, un piédestal gigantesque dont la croix est absente et autour duquel sont nichées six statues de prophètes, admirables de

(*) Je ne compare la Chartreuse de Dijon à l'abbaye de S.t-Denis que sous le rapport de la magnificence et de la richesse de ses sépultures. Trois ducs seulement ont été inhumés à la Chartreuse, Philippe-le-Hardi, Jean-sans-Peur, et Philippe-le-Bon; et je n'ignore pas que l'église de Citeaux avait communément reçu, depuis Eudes Ier, les dépouilles des ducs de la première et de la seconde race royale. — C'est Philippe-le-Hardi qui fonda la Chartreuse en 1383. Tout n'y était que lambris de bois d'Irlande, que chasubles et tapis de drap d'or, que courtines d'étoffes de Chypre et de Damas, que bénitiers et chandeliers d'argent, que lampes de vermeil, que chapelles portatives à personnages d'ivoire, que peintures et sculptures exécutées par les premiers artistes du temps. La vaisselle pour le service de l'autel pesait 55 marcs. — Le marteau de la révolution en jetant à bas la Chartreuse avait dispersé dans les cabinets de quelques curieux les débris des tombeaux de Philippe-le-Hardi, de Jean-sans-Peur et de Marguerite de Bavière, femme de ce dernier. (Charles-le-Téméraire n'avait point fait élever de monument à son père Philippe-le-Bon.) Ces chefs-d'œuvre de l'art au XVe siècle ont été restaurés et placés dans une des salles du musée de Dijon.

désolation. — Et que pleurent-ils ? Ils pleurent la croix que les anges ont reportée dans le ciel.

» Le sort de la Chartreuse a été celui de la plupart des monuments qui embellissaient Dijon à l'époque de la réunion du duché au domaine royal. Cette ville n'est plus que l'ombre d'elle-même. Louis XI l'avait découronnée de sa puissance, la révolution l'a décapitée de ses clochers. Il ne lui reste plus que trois églises, de sept églises, d'une sainte chapelle (*), de deux abbayes et d'une douzaine de monastères. Trois de ses portes sont bouchées, ses poternes ont été démolies, ses faubourgs ont été rasés, son torrent de Suzon s'est précipité aux égoûts, sa population a secoué ses feuilles, et sa noblesse est tombée en quenouille. — Hélas ! on voit bien que le duc Charles et sa chevalerie partis, — il y aura bientôt quatre siècles (**), — pour la bataille, n'en sont pas revenus.

» Et moi j'errais parmi ces ruines comme l'antiquaire qui cherche des médailles romaines dans les sillons d'un *castrum*, après une grosse pluie d'orage. Dijon expiré conserve encore quelque chose de ce qu'il fut, semblable à ces riches Gaulois

(*) Elle n'a pas plus échappé que la Chartreuse et tant d'autres chefs-d'œuvre à la fureur des réactions. On n'en a pas laissé pierre sur pierre. Cette sainte chapelle, élevée par le duc Hugues III au retour de la croisade, vers 1171, était riche de mille objets d'art et de piété. Que sont devenus, par exemple, ses vitraux et ses statues historiques ; cette boiserie du chœur où étaient appendues les armoiries des trente-et-un premiers chevaliers de la Toison-d'Or institués par Philippe-le-Bon ; le beau vaissel où l'on conservait une hostie miraculeuse et sur lequel brillait, aux jours de fête, la couronne d'or que le roi Louis XII, relevant d'une dangereuse maladie, en 1505, avait envoyée au chapitre par deux hérauts ? — Le temps a fait un pas et la terre a été renouvelée, dit quelque part M. de Chateaubriand.

(**) Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne, fut tué à la bataille de Nancy, le dimanche 5 janvier 1476.

qu'on ensevelissait une pièce d'or dans la bouche et une autre dans la main droite.

— Et l'art, lui demandai-je ?

— J'étais un jour occupé, devant l'église Notre-Dame, à considérer Jacquemart, sa femme et son enfant, qui martelaient midi. — L'exactitude, la pesanteur, le flegme de Jacquemart seraient le certificat de son origine flamande, quand même on ignorerait qu'il dispensait les heures aux bons bourgeois de Courtray, lors du sac de cette ville en 1383. Gargantua escamota les cloches de Paris, Philippe-le-Hardi l'horloge de Courtray ; chaque prince à sa taille. — Un éclat de rire se fit entendre là haut et j'aperçus, dans un angle du gothique édifice, une de ces figures monstrueuses que les sculpteurs du moyen-âge ont attachées par les épaules aux gouttières des cathédrales ; une atroce figure de damné qui, en proie aux souffrances, tirait la langue, grinçait des dents et se tordait les mains. — C'était elle qui avait ri.

— Vous aviez un fétu dans l'œil! m'écriai-je.

— Ni fétu dans l'œil, ni coton dans l'oreille. — La figure de pierre avait ri, — ri d'un rire grimaçant, effroyable, infernal — mais sarcastique — incisif, pittoresque. »

J'eus honte à part moi d'avoir eu si long-temps affaire à un monomane. Cependant j'encourageai d'un sourire le rose-croix de l'art à poursuivre sa drolatique histoire.

— « Cette aventure, continua-t-il, me donna à réfléchir. — Je réfléchis que, puisque Dieu et l'amour étaient la première condition de l'art, ce qui dans l'art est *sentiment*, — Satan pourrait bien être la seconde de ces conditions, ce qui dans l'art est *idée*. — N'est-ce pas le diable qui a bâti la cathédrale de Cologne ?

» Me voilà en quête du diable. Je blémis sur les livres magiques de Cornelius Agrippa et j'égorge la poule noire du maître d'école mon voisin. Pas plus de diable qu'au bout du rosaire d'une dévote! Néanmoins il existe ; — saint Augustin en a, de sa plume, légalisé le signalement : *Dæmones sunt genere animalia, ingenio rationabilia, animo passiva, corpore aerea, tempore æterna.* Cela est positif. Le diable existe. Il pérore à la chambre, il plaide au palais, il agiote à la bourse. On le grave en vignettes, on le broche en romans, on l'habille en drames. On le voit partout, comme je vous vois. C'est pour lui épiler mieux la barbe que les miroirs de poche ont été inventés. Polichinelle a manqué son ennemi et le nôtre. Oh! que ne l'a-t-il assommé d'un coup de bâton sur la nuque!

» Je bus l'élixir de Paracelse, le soir avant de me coucher. J'eus la colique. Nulle part le diable en cornes et en queue.

» Encore un désappointement : — l'orage, cette nuit-là, mouillait jusqu'aux os la vieille cité accroupie dans le sommeil. Comment je rôdais à tâtons, n'y voyant goutte, dans les anfractuosités de Notre-Dame, c'est ce que vous expliquera un sacrilège. Il n'y a pas de serrure dont le crime n'ait la clef. — Ayez pitié de moi! j'avais besoin d'une hostie et d'une relique. — Une clarté piqua les ténèbres, plusieurs autres se montrèrent successivement, de sorte que je distinguai bientôt quelqu'un dont la main affûtée d'un long allumoir distribuait la flamme aux chandeliers du maître-autel. C'était Jacquemart qui, non moins imperturbable que de coutume sous sa *caule* de fer rapiécée, acheva sa besogne sans paraître s'inquiéter ni même s'apercevoir de la présence d'un témoin profane. Jacqueline, agenouillée aux degrés, gardait une immobilité parfaite, la pluie découlant de sa jupe de plomb attournée à la mode brabançonne, de sa gorgerette de tôle tuyautée comme une dentelle de Bruges, de son visage de bois verni comme les joues d'une poupée de Nuremberg. Je lui bégayais une humble question sur le diable et sur l'art, quand le bras de la

Maritorne se débanda avec la précipitation soudaine et brutale d'un ressort, et au bruit cent fois répercuté du lourd marteau qu'elle serrait du poing, la foule des abbés, des chevaliers, des bienfaiteurs qui peuplent de leurs gothiques momies les caveaux gothiques de l'église, afflua processionnellement autour de l'autel éblouissant des splendeurs vives et ailées de la crèche de Noël. La vierge noire (*), la vierge des temps barbares, haute d'une coudée, à la tremblante couronne de fil d'or, à la robe raide d'empois et de perle, la vierge miraculeuse devant qui grésille une lampe d'argent sauta en bas de sa chaire et courut sur les dalles, de la vitesse d'un toton. Elle s'avançait des nefs profondes, à bonds gracieux et inégaux, accompagnée d'un petit saint Jean de cire et de laine qu'embrasa une étincelle et qui se fondit bleu et rouge. Jacqueline s'était armée de ciseaux pour tondre l'occiput de son enfançon emmailloté; un cierge éclaira au loin la chapelle du baptistère, et alors.....

— Et alors?

— Et alors le soleil qui luisait par un pertuis, les moineaux qui becquetaient mes vitres, et les cloches qui marmonnaient une antienne dans la nue m'éveillèrent. J'avais fait un rêve.

— Et le diable?

— Il n'existe pas.

— Et l'art?

— Il existe.

— Mais où donc?

(*) Cette image était déjà en grande vénération au XIIe siècle. Elle est d'un bois noir, dur et pesant, qu'on croit être du châtaignier.

— Au sein de Dieu! » — Et son œil où germait une larme sondait le ciel. — « Nous ne sommes, nous, monsieur, que les copistes du créateur. La plus magnifique, la plus triomphante, la plus glorieuse de nos œuvres éphémères n'est jamais que l'indigne contrefaçon, que le rayonnement éteint de la moindre de ses œuvres immortelles. Toute originalité est un aiglon qui ne brise la coquille de son œuf que dans les aires sublimes et foudroyantes du Sinaï.—Oui, monsieur, j'ai long-temps cherché l'art absolu! O délire! ô folie! Regardez ce front ridé par la couronne de fer du malheur! Trente ans! et l'arcane que j'ai sollicité de tant de veilles opiniâtres, à qui j'ai immolé jeunesse, amour, plaisir, fortune, l'arcane gît, inerte et insensible, comme le vil caillou, dans la cendre de mes illusions! Le néant ne vivifie point le néant. »

Il se levait. Je lui témoignai ma commisération par un soupir hypocrite et banal.

— « Ce manuscrit, ajouta-t-il, vous dira combien d'instruments ont essayés mes lèvres avant d'arriver à celui qui rend la note pure et expressive, combien de pinceaux j'ai usés sur la toile avant d'y voir naître la vague aurore du clair-obscur. Là sont consignés divers procédés nouveaux peut-être d'harmonie et de couleur, seul résultat et seule récompense qu'eussent obtenus mes élucubrations. Lisez-le; vous me le rendrez demain. Six heures sonnent à la cathédrale; elles chassent le soleil qui s'esquive le long de ces lilas. Je vais m'enfermer pour écrire mon testament. Bonsoir.

— Monsieur! »

Bah! il était loin. Je demeurai aussi coi et pénaud qu'un président à qui son greffier aurait pris une puce chevauchant sur le nez. Le manuscrit était intitulé : *Gaspard de la Nuit, Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot.*

Le lendemain était un samedi. Personne à *l'Arquebuse ;* quelques juifs qui festoyaient le jour du Sabbat. Je courus par la ville m'informant de M. Gaspard de la Nuit à chaque passant. Les uns me répondaient : — « Oh! vous plaisantez! » — Les autres : — « Eh ! qu'il vous torde le cou ! » — Et tous aussitôt me plantaient là. J'abordai un vigneron de *lai rue sain-felebar*, nabot et bossu, qui se carrait sur sa porte, en riant de mon embarras.

— Connaissez-vous M. Gaspard de la Nuit?

— Que lui voulez-vous, — à ce garçon-là ?

— Je veux lui rendre un livre qu'il m'a prêté.

— Un grimoire!

— Comment! un grimoire !.... Enseignez-moi, je vous prie, son domicile.

— Là-bas, où pend ce pied de biche.

— Mais cette maison ..... vous m'adressez à M. le curé.

— C'est que je viens de voir entrer chez lui la grande brune qui blanchit ses aubes et ses rabats.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que M. Gaspard de la Nuit s'attife quelque fois en jeune et jolie fille pour tenter de dévots personnages, — témoin son aventure avec saint Antoine, mon patron.

— Faites-moi grâce de vos malignités et dites-moi où est M. Gaspard de la Nuit.

— Il est en enfer, supposé qu'il ne soit pas ailleurs.

— Ah! je m'avise enfin de comprendre! Quoi! Gaspard de la Nuit serait..... ?

— Eh! oui..... le diable!

— Merci, mon brave!..... Si Gaspard de la Nuit est en enfer, qu'il y rôtisse. J'imprime son livre. »

LOUIS BERTRAND.

PRÉFACE

PRÉFACE.

—

L'art a toujours deux faces antithétiques, médaille dont, par exemple, un côté accuserait la ressemblance de Paul Rembrandt et le revers celle de Jacques Callot.—Rembrandt est le philosophe à barbe blanche qui s'encolimaçonne en son réduit, qui absorbe sa pensée dans la méditation et dans la prière, qui ferme les yeux pour se recueillir, qui s'entretient avec des esprits de beauté, de science, de sagesse et d'amour, et qui se consume à pénétrer les mystérieux symboles de la nature. — Callot, au contraire, est le lansquenet fanfaron et grivois qui se pavane sur la place, qui fait du bruit dans la taverne, qui caresse les filles de bohémiens, qui ne jure que par sa rapière et par son escopette, et qui n'a d'autre inquiétude que de cirer sa

moustache. — Or, l'auteur de ce livre a envisagé l'art sous cette double personnification ; mais il n'a point été trop exclusif, et voici, outre des fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot, des études sur Van-Eyck, Lucas de Leyde, Albert Durer, Peeter-Neef, Breughel de Velours, Breughel d'Enfer, Van-Ostade, Gérard-Dow, Salvator Rosa, Murillo, Fusely et plusieurs autres maîtres de différentes écoles.

Et que si on demande à l'auteur pourquoi il ne parangonne point en tête de son livre quelque belle théorie littéraire, il sera forcé de répondre que M. Séraphin ne lui a pas expliqué le mécanisme de ses ombres chinoises, et que Polichinelle cache à la foule curieuse le fil conducteur de son bras. — Il se contente de signer son œuvre :

GASPARD DE LA NUIT.

A M. VICTOR HUGO

La gloire ne sait point ma demeure ignorée,
Et je chante tout seul ma chanson éplorée
Qui n'a de charmes que pour moi.

CH. BRUGNOT. — *Id.*

Nargue de vos esprits errants, dit Adam, je ne m'en inquiète pas plus qu'un aigle ne s'inquiète d'une troupe d'oies sauvages; tous ces êtres-là ont pris la fuite depuis que les chaires sont occupées par de braves ministres, et les oreilles du peuple remplies de saintes doctrines.

WALTER-SCOTT. — *L'Abbé, chap. XVI.*

A M. VICTOR HUGO.

Le livre mignard de tes vers, dans cent ans comme aujourd'hui, sera le bien choyé des châtelaines, des damoiseaux et des ménestrels, florilège de chevalerie, décaméron d'amour qui charmera les nobles oisivetés des manoirs.

Mais le petit livre que je te dédie aura subi le sort de tout ce qui meurt, après avoir, une matinée peut-être, amusé la cour et la ville qui s'amusent de peu de chose.

Alors, qu'un bibliophile s'avise d'exhumer cette œuvre moisie et vermoulue, il y lira à la première page ton nom illustre qui n'aura point sauvé le mien de l'oubli.

Sa curiosité délivrera le frêle essaim de mes esprits qu'auront emprisonnés si long-temps des fermaux de vermeil dans une geôle de parchemin.

Et ce sera pour lui une trouvaille non moins précieuse que l'est pour nous celle de quelque légende en lettres gothiques, écussonnée d'une licorne ou de deux cigognes.

Paris, 20 septembre 1836.

Les Fantaisies

de

Gaspard de la Nuit

Ici commence le premier
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

ÉCOLE FLAMANDE

I

HARLEM

Quand d'Amsterdam le coq d'or chantera,
La poule d'or de Harlem pondera.

Les Centuries de Nostradamus.

HARLEM.

Harlem, cette admirable bambochade qui résume l'école flamande, Harlem peint par Jean Breughel, Peeter-Neef, David Téniers et Paul Rembrandt;

Et le canal où l'eau bleue tremble, et l'église où le vitrage d'or flamboie, et le stoël (*) où sèche le linge au soleil, et les toits, verts de houblon;

Et les cigognes qui battent des ailes autour de l'horloge de la ville, tendant le col du haut des airs et recevant dans leur bec les gouttes de pluie;

(*) Balcon de pierre.

Et l'insouciant bourguemestre qui caresse de la main son menton double, et l'amoureux fleuriste qui maigrit, l'œil attaché à une tulipe ;

Et la bohémienne qui se pâme sur sa mandoline, et le vieillard qui joue du Rommelpot (*), et l'enfant qui enfle une vessie ;

Et les buveurs qui fument dans l'estaminet borgne, et la servante de l'hôtellerie qui accroche à la fenêtre un faisan mort.

(*) Instrument de musique.

II

LE MAÇON

Le maître Maçon. — Regardez ces bastions, ces contreforts ; on les dirait construits pour l'éternité.

SCHILLER. — *Guillaume-Tell.*

LE MAÇON.

Le maçon Abraham Knupfer chante, la truelle à la main, dans les airs échafaudé, si haut que, lisant les vers gothiques du bourdon, il nivelle de ses pieds et l'église aux trente arcs-boutants, et la ville aux trente églises.

Il voit les tarasques de pierre vomir l'eau des ardoises dans l'abîme confus des galeries, des fenêtres, des pendentifs, des clochetons, des tourelles, des toits et des charpentes, que tache d'un point gris l'aile échancrée et immobile du tiercelet.

Il voit les fortifications qui se découpent en étoile, la

citadelle qui se rengorge comme une géline dans un tourteau, les cours des palais où le soleil tarit les fontaines, et les cloîtres des monastères où l'ombre tourne autour des piliers.

Les troupes impériales se sont logées dans le faubourg. Voilà qu'un cavalier tambourine là-bas. Abraham Knupfer distingue son chapeau à trois cornes, ses aiguillettes de laine rouge, sa cocarde traversée d'une ganse, et sa queue nouée d'un ruban.

Ce qu'il voit encore ce sont des soudards qui, dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude, criblent de coups d'arquebuse un oiseau de bois fiché à la pointe d'un mai.

Et le soir, quand la nef harmonieuse de la cathédrale s'endormit couchée les bras en croix, il aperçut de l'échelle, à l'horizon, un village incendié par des gens de guerre, qui flamboyait comme une comète dans l'azur.

III

L'ÉCOLIER DE LEYDE

On ne saurait prendre trop de précautions par le temps qui court, surtout depuis que les faux monnoyeurs se sont établis dans ce pays-ci.

Le Siège de Berg op-zoom.

L'ÉCOLIER DE LEYDE.

Il s'assied dans son fauteuil de velours d'Utrecht messire Blasius, le menton dans sa fraise de fine dentelle, comme une volaille qu'un cuisinier s'est rôtie sur une faïence.

Il s'assied devant sa banque pour compter la monnaie d'un demi-florin, moi, pauvre écolier de Leyde, qui ai un bonnet et uue culotte percés, debout sur un pied comme une grue sur un pal.

Voilà le trébuchet qui sort de la boîte de laque aux bizarres figures chinoises, comme une araignée qui, repliant ses longs bras, se réfugie dans une tulipe nuancée de mille couleurs.

Ne dirait-on pas, à voir la mine allongée du maître, trembler ses doigts décharnés découplant les pièces d'or, d'un voleur pris sur le fait et contraint, le pistolet sur la gorge, de rendre à Dieu ce qu'il a gagné avec le diable.

Mon florin que tu examines avec défiance à travers la loupe est moins équivoque et louche que ton petit œil gris qui fume comme un lampion mal éteint.

Le trébuchet est rentré dans sa boîte de laque aux brillantes figures chinoises, messire Blasius s'est levé a demi de son fauteuil de velours d'Utrecht, et moi, saluant jusqu'à terre, je sors à reculons, pauvre écolier de Leyde qui ai bas et chausses percés.

IV

LA BARBE POINTUE

Si l'on n'a la tête levée,
Le poil de la barbe frisé
Et la moustache relevée,
On est des dames méprisé.

Les poésies de d'Assoucy.

LA BARBE POINTUE.

Or, c'était fête à la synagogue, ténébreusement étoilée de lampes d'argent, et les rabbins, en robes et en lunettes, baisaient leurs talmuds, marmottant, nazillonnant, crachant ou se mouchant, les uns assis, les autres non.

Et voilà que tout-à-coup, parmi tant de barbes rondes, ovales, carrées, qui floconnaient, qui frisaient, qui exhalaient ambre et benjoin, fut remarquée une barbe taillée en pointe.

Un docteur nommé Elébotham, coiffé d'une meule de flanelle qui étincelait de pierreries, se leva et dit : « Profanation ! il y a ici une barbe pointue !

— Une barbe luthérienne! — Un manteau court! — Tuez le Philistin. » — Et la foule trépignait de colère dans les bancs tumultueux, tandis que le sacrificateur braillait : — « Samson, à moi ta mâchoire d'âne! »

Mais le chevalier Melchior avait développé un parchemin authentiqué des armes de l'empire : — « Ordre, lut-il, d'arrêter le boucher Isaac van Heck, pour être l'assassin pendu, lui, pourceau d'Israël, entre deux pourceaux de Flandre. »

Trente hallebardiers se détachèrent à pas lourds et cliquetants de l'ombre du corridor. — « Feu de vos hallebardes » leur ricana le boucher Isaac. — Et il se précipita d'une fenêtre dans le Rhin.

V

LE MARCHAND DE TULIPES

La tulipe est parmi les fleurs ce que le paon est parmi les oiseaux. L'une est sans parfum, l'autre sans voix; l'une s'enorgueillit de sa robe, l'autre de sa queue.

Le Jardin des Fleurs rares et curieuses.

LE MARCHAND DE TULIPES.

Nul bruit, si ce n'est le froissement des feuillets de vélin sous les doigts du docteur Huylten, qui ne détachait les yeux de sa bible jonchée de gothiques enluminures, que pour admirer l'or et le pourpre de deux poissons captifs aux humides flancs d'un bocal.

Les battants de la porte roulèrent : c'était un marchand fleuriste qui, les bras chargés de plusieurs pots de tulipes, s'excusa d'interrompre la lecture d'un aussi savant personnage.

— « Maître, dit-il, voici le trésor des trésors, la merveille des merveilles, un oignon comme il n'en fleurit jamais qu'un par siècle dans le sérail de l'empereur de Constantinople ! »

— Une tulipe! s'écria le vieillard courroucé, une tulipe! ce symbole de l'orgueil et de la luxure qui ont engendré dans la malheureuse cité de Wittenberg la détestable hérésie de Luther et de Mélancthon! »

Maître Huylten agrafa le fermail de sa bible, rangea ses lunettes dans leur étui, et tira le rideau de la fenêtre, qui laissa voir au soleil une fleur de la passion avec sa couronne d'épines, son éponge, son fouet, ses clous et les cinq plaies de Notre-Seigneur.

Le marchand de tulipes s'inclina respectueusement et en silence, déconcerté par un regard inquisiteur du duc d'Albe dont le portrait, chef-d'œuvre d'Holbein, était appendu à la muraille.

VI

LES DOIGTS DE LA MAIN

Une honnête famille où il n'y a jamais eu de banqueroute, où personne n'a jamais été pendu.

La Parenté de Jean de Nivelle.

LES CINQ DOIGTS DE LA MAIN.

Le pouce est ce gras cabaretier flamand, d'humeur goguenarde et grivoise, qui fume sur sa porte, à l'enseigne de la double bière de mars.

L'index est sa femme, virago sèche comme une merluche, qui dès le matin soufflète sa servante dont elle est jalouse, et caresse la bouteille dont elle est amoureuse.

Le doigt du milieu est leur fils, compagnon dégrossi à la hache, qui serait soldat s'il n'était brasseur, et qui serait cheval s'il n'était homme.

Le doigt de l'anneau est leur fille, leste et agaçante Zerbine qui vend des dentelles aux dames et ne vend pas ses sourires aux cavaliers.

Et le doigt de l'oreille est le Benjamin de la famille, marmot pleureur, qui toujours se trimballe à la ceinture de sa mère comme un petit enfant pendu au croc d'une ogresse.

Les cinq doigts de la main sont la plus mirobolante giroflée à cinq feuilles qui ait jamais brodé les parterres de la noble cité de Harlem.

VII

LA VIOLE DE GAMBA

Il reconnut, à n'en pouvoir douter, la figure blême de son ami intime Jean-Gaspard Debureau, le grand paillasse des Funambules qui le regardait avec une expression indéfinissable de malice et de bonhomie.

THÉOPHILE GAUTHIER. — *Onuphrius.*

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Que j'écrive un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu;
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu.

Chanson populaire.

LA VIOLE DE GAMBA.

Le maître de chapelle eut à peine interrogé de l'archet la viole bourdonnante, qu'elle lui répondit par un gargouillement burlesque de lazzis et de roulades, comme si elle eût eu au ventre une indigestion de comédie italienne.

C'était d'abord la duègne Barbara qui grondait cet imbécile de Pierrot d'avoir, le maladroit, laissé tomber la boîte à perruque de Monsieur Cassandre et répandu toute la poudre sur le plancher.

Et M. Cassandre de ramasser piteusement sa perruque, et Arlequin de détacher au viédase un coup de pied dans le derrière, et Colombine d'essuyer une larme de fou rire, et Pierrot d'élargir jusqu'aux oreilles une grimace enfarinée.

Mais bientôt, au clair de la lune, Arlequin dont la chandelle était morte suppliait son ami Pierrot de tirer les verroux pour la lui rallumer, si bien que le traître enlevait la jeune fille avec la cassette du vieux.

— « Au diable Job Hans le luthier qui m'a vendu cette corde ! s'écria le maître de chapelle recouchant la poudreuse viole dans son poudreux étui. » — La corde s'était cassée.

VIII

L'ALCHIMISTE

Notre art s'apprent en deux manières, c'est à sauoir par enseignement d'un maistre, bouche à bouche, et non autrement, ou par inspiration et réuélation diuines; ou bien par les liures lesquelz sont moult obscurs et embrouillez, et pour en iceux trouuer accordance et vérité moult conuient estre subtil, patient, studieux et vigilant.

La Clef des secrets de filosofie de Pierre Vicot.

L'ALCHIMISTE.

Rien encore! — Et vainement ai-je feuilleté pendant trois jours et trois nuits, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle.

Non rien, si ce n'est, avec le sifflement de la cornue étincelante, les rires moqueurs d'un salamandre qui se fait un jeu de troubler mes méditations.

Tantôt il attache un pétard à un poil de ma barbe, tantôt il me décoche de son arbalète un trait de feu dans mon manteau.

Ou bien fourbit-il son armure, c'est alors la cendre du fourneau qu'il souffle sur les pages de mon formulaire et sur l'encre de mon écritoire.

Et la cornue toujours plus étincelante siffle le même air que le diable, quand saint Eloy lui tenaille le nez dans sa forge.

Mais rien encore! — Et pendant trois autres jours et trois autres nuits je feuilleterai, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle!

IX

DÉPART POUR LE SABBAT

Elle se leva la nuit, et allumant de la chandelle print une houëtte et s'oignit, puis avec quelques paroles elle fut transportée au sabbat.

JEAN BODIN. — *De la Démonomanie des Sorciers.*

DÉPART POUR LE SABBAT.

Ils étaient là une douzaine qui mangeaient la soupe à la bière, et chacun d'eux avait pour cuillère l'os de l'avant bras d'un mort.

La cheminée était rouge de braise, les chandelles champignonnaient dans la fumée, et les assiettes exhalaient une odeur de fosse au printemps.

Et lorsque Maribas riait ou pleurait, on entendait comme geindre un archet sur les trois cordes d'un violon démantibulé.

Cependant le soudard étala diaboliquement sur la table, à la lueur du suif, un grimoire où vint s'ébattre une mouche grillée.

Cette mouche bourdonnait encore lorsque, de son ventre énorme et velu, une araignée escalada les bords du magique volume.

Mais déjà sorciers et sorcières s'étaient envolés par la cheminée à califourchon, qui sur le balai, qui sur les pincettes, et Maribas sur la queue de la poèle.

Ici finit le premier
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

Ici commence le second
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

LE VIEUX PARIS

I

LES DEUX JUIFS

Vieux époux,
Vieux jaloux,
Tirez tous
Les verroux.

Vieille chanson.

LES DEUX JUIFS.

Deux juifs, qui s'étaient arrêtés sous ma fenêtre, comptaient mystérieusement au bout de leurs doigts les heures trop lentes de la nuit.

— « Avez-vous de l'argent, Rabbi? demanda le plus jeune au plus vieux. — Cette bourse, répondit l'autre, n'est point un grelot. »

Mais alors une troupe de gens se rua avec vacarme des bouges du voisinage; et des cris éclatèrent sur mes vitraux comme les dragées d'une sarbacane.

C'étaient des turlupins qui couraient joyeusement vers la place du Marché, d'où le vent chassait des étincelles de paille et une odeur de roussi.

— « Ohé ! ohé ! Lanturelu ! — Ma révérence à Madame la lune ! — Par ici, la cagoule du diable ! Deux juifs dehors pendant le couvre feu ! — Assomme ! assomme ! aux juifs le jour, aux truands la nuit ! »

Et les cloches fêlées carillonnaient là haut dans les tours de St-Eustache le gothique : — « Dindon, dindon, dormez donc, dindon ! »

A M. LOUIS BOULANGER, PEINTRE.

II

LES GUEUX DE NUIT

J'endure
Froidure
Bien dure.

La chanson du pauvre diable.

LES GUEUX DE NUIT.

— « Ohé ! rangez-vous qu'on se chauffe ! — Il ne te manque plus que d'enfourcher le foyer ! Ce drôle a les jambes comme des pincettes.

— Une heure ! — Il bise dru ! — Savez-vous, mes chats-huants, ce qui fait la lune si claire ? Les cornes des c.... qu'on y brûle.

— La rouge braise à griller de la charbonnée ! — Comme la flamme danse bleue sur les tisons ! Ohé ! quel est le ribaud qui a battu sa ribaude ?

— J'ai le nez gelé ! — J'ai les grèves rôties ! — Ne vois-tu rien dans le feu, Choupille ? — Oui ! une hallebarde. — Et toi, Jeanpoil ? — Un œil.

— Place, place à M. de la Chousserie ! — Vous êtes là, Monsieur le procureur, chaudement fourré et ganté pour l'hiver ! — Oui dà ! les matous n'ont pas d'engelures !

— Ah ! voici messieurs du guet ! — Vos bottes fument. — Et les tirelaines ? — Nous en avons tué deux d'une arquebusade ; les autres se sont échappés à travers la rivière. »

Et c'est ainsi que s'acoquinaient à un feu de brandons, avec des gueux de nuit, un procureur au parlement qui courait le guilledou, et les gascons du guet qui racontaient sans rire les exploits de leurs arquebuses détraquées.

III

LE FALOT

Le Masque. — Il fait noir; prête-moi ta lanterne.

Mercurio. — Bah! les chats ont pour lanterne leurs deux yeux.

Une nuit de carnaval.

LE FALOT.

Ah ! pourquoi me suis-je, ce soir, avisé qu'il y avait place à me blottir contre l'orage, moi petit follet de gouttière, dans le falot de Madame de Gourgouran ! —

Je riais d'entendre un esprit que trempait l'averse bourdonner autour de la maison lumineuse, sans pouvoir trouver la porte par laquelle j'étais entré.

Vainement me suppliait-il, enroué et morfondu, de lui permettre au moins de rallumer son rat de cave à ma bougie pour chercher sa route.

Soudain le jaune papier de la lanterne s'enflamma, crevé d'un coup de vent dont gémirent dans la rue les enseignes pendantes comme des bannières.

— « Jésus! miséricorde! s'écria la béguine, se signant des cinq doigts. — Le diable te tenaille, sorcière, m'écriai-je, crachant plus de feu qu'un serpenteau d'artifice. »

Hélas! moi qui, ce matin encore, rivalisais de grâces et de parure avec le chardonneret à oreillettes de drap écarlate du damoisel de Luynes!

IV

LA TOUR DE NESLE

Il y avait à la tour de Nesle un corps-de-garde auquel se logeait le guet pendant la nuit.

BRANTOME.

LA TOUR DE NESLE.

« Valet de trèfle ! — Dame de pique ! de gagne ! » Et le soudard qui perdait envoya d'un coup de poing sur la table son enjeu au plancher.

Mais alors messire Hugues, le prévôt, cracha dans le brasier de fer avec la grimace d'un cagou qui a avalé une araignée en mangeant sa soupe.

— « Pouah ! les chaircuitiers échaudent-ils leurs cochons à minuit ? Ventredieu ! c'est un bateau de feurre qui brûle en Seine ! »

L'incendie qui n'était d'abord qu'un innocent follet égaré dans les brouillards de la rivière fut bientôt un diable à quatre tirant le canon et force arquebusades au fil de l'eau.

Une foule innombrable de turlupins, de béquillards, de gueux de nuit accourus sur la grève, dansaient des gigues devant la spirale de flamme et de fumée.

Et rougeoyaient face à face la tour de Nesle, d'où le guet sortit l'escopette sur l'épaule, et la tour du Louvre, d'où, par une fenêtre, le roi et la reine voyaient tout sans être vus.

V

LE RAFFINÉ

Un fendant, un raffiné.

Poésies de Scarron.

LE RAFFINÉ.

« Mes crocs aiguisés en pointe ressemblent à la queue de la tarasque, mon linge est aussi blanc qu'une nappe de cabaret, et mon pourpoint n'est pas plus vieux que les tapisseries de la couronne.

» S'imaginerait-on jamais, à voir ma pimpante dégaîne, que la faim, logée dans mon ventre, y tire, — la bourelle! — une corde qui m'étrangle comme un pendu!

» Ah! si de cette fenêtre, où grésille une lumière, était seulement tombée dans la corne de mon feutre une mauviette rôtie au lieu de cette fleur fanée!

» La place Royale est ce soir, aux falots, claire comme une chapelle! —Gare la litière! — Fraîche limonade! —Macarons de Naples! — Or ça, petit, que je goûte avec le doigt ta truite à la sauce! Drôle! il manque des épices dans ton poisson d'avril.

» N'est-ce pas la Marion Delorme au bras du duc de Longueville? Trois bichons la suivent en jappant. — Elle a de beaux diamants dans les yeux, la jeune courtisanne!—Il a de beaux rubis sur le nez, le vieux courtisan! »

Et le raffiné se panadait le poing sur sa hanche, coudoyant les promeneurs, et souriant aux promeneuses. Il n'avait pas de quoi diner; il acheta un bouquet de violettes.

VI

L'OFFICE DU SOIR

Quand, vers Pâque ou Noël, l'église, aux nuits tombantes,
S'emplit de pas confus et de cires flambantes.

VICTOR HUGO. — *Les Chants du crépuscule.*

Dixit Dominus Domino meo : sede à dextris meis.

Office des vêpres.

L'OFFICE DU SOIR.

Trente moines, épluchant feuillet par feuillet des psautiers aussi crasseux que leurs barbes, louaient Dieu et chantaient pouilles au diable.

— « Madame, vos épaules sont une touffe de lys et de roses. » Et comme le cavalier se penchait, il éborgna son valet du bout de son épée.

— « Moqueur! minauda-t-elle, vous jouez-vous à me distraire? — Est-ce l'*Imitation de Jésus* que vous lisez, Madame? — Non, c'est le *Brelan d'Amour et de Galanterie*. »

Mais l'office était psalmodié. Elle ferma son livre et se leva de sa chaise. — « Allons-nous-en, dit-elle; assez prié pour aujourd'hui ! »

Et moi, pélerin agenouillé à l'écart sous les orgues, il me semblait ouïr les anges descendre du ciel mélodieusement.

Je recueillais de loin quelques parfums de l'encensoir, et Dieu permettait que je glanasse l'épi du pauvre derrière sa riche moisson.

VII

LA SÉRÉNADE

La nuit, tous les chats sont gris.

Proverbe populaire.

LA SÉRÉNADE.

Un luth, une guitaronne et un hautbois. Symphonie discordante et ridicule. Madame Laure à son balcon, derrière une jalousie. Point de lanternes dans la rue, point de lumières aux fenêtres. La lune encornée.

— « Est-ce-vous d'Espignac? — Hélas! non. — C'est donc toi, mon petit Fleur-d'Amande? — Ni l'un ni l'autre. — Comment! encore vous, Monsieur de la Tournelle? Bonsoir! cherchez minuit à quatorze heures! »

Les musiciens dans leur cape. — « Monsieur le conseiller en sera pour un rhume. — Mais le galant n'a donc pas frayeur du mari? — Eh! le mari est aux Iles. »

Cependant que chuchotait-on ensemble? — « Cent louis par mois. — Charmant! — Un carrosse avec deux heiduques. — Superbe! — Un hôtel dans le quartier des princes! — Magnifique! — Et mon cœur fourré d'amour. — Oh! la jolie pantouffle à mon pied! »

Les musiciens toujours dans leur cape. — « J'entends rire Madame Laure. — La cruelle s'humanise. — Oui-dà! l'art d'Orphœus attendrissait les tigres dans les temps fabuleux! »

Madame Laure. — « Approchez, mon mignon, que je vous glisse ma clef au nœud d'un ruban! » Et la perruque de Monsieur le conseiller se mouilla d'une rosée que ne distillaient pas les étoiles. — « Ohé! Gueudespin, cria la maligne femelle en fermant le balcon, empoignez-moi un fouet, et courez vite essuyer Monsieur! »

VIII

MESSIRE JEAN

Grave personnage dont la chaîne d'or et la baguette blanche annonçaient l'autorité.

WALTER-SCOTT. — *L'Abbé, chap. IV.*

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

MESSIRE JEAN.

— « Messire Jean, lui dit la reine, allez voir dans la cour du palais pourquoi ces deux lévriers se livrent bataille! » Et il y alla.

Et quand il y fut, le sénéchal tança d'une verte manière les deux lévriers qui se disputaient un os de jambon.

Mais ceux-ci, tiraillant ses grègues noires et mordant ses bas rouges, le culbutèrent comme un goutteux sur ses crosses.

— « Holà ! holà ! à mon aide ! » Et les pertuisaniers de la porte accoururent, que le museau des deux efflanqués avait fouillé déjà la friande escarcelle du bonhomme.

Cependant la reine se pâmait de rire à une fenêtre, dans sa haute guimpe de Malines aussi raide et plissée qu'un éventail.

— « Et pourquoi se battaient-ils, messire? — Ils se battaient, Madame, l'un maintenant contre l'autre que vous êtes la plus belle, la plus sage et la plus grande princesse de l'univers. »

A M. SAINTE-BEUVE.

IX

LA MESSE DE MINUIT

Christus natus est nobis; venite, adoremus.

La Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous n'avons ni feu ni lieu,
Donnez-nous la part à Dieu.

Vieille Chanson.

LA MESSE DE MINUIT.

La bonne dame et le noble sire de Chateauvieux rompaient le pain du soir, Monsieur l'aumônier bénissant la table, quand se fit entendre un bruit de sabots à la porte. C'étaient de petits enfants qui chantèrent un noël.

— « Bonne dame de Chateauvieux, hâtez-vous, la foule s'achemine à l'église; hâtez-vous, de peur que le cierge qui brûle sur votre prie-Dieu, dans la chapelle des Anges, ne s'éteigne en étoilant de ses gouttes de cire les heures de vélin et le carreau de velours! — voici la première volée des cloches pour la messe de minuit!

— Noble sire de Chateauvieux, hâtez-vous, de peur que le sire de Grugel, qui passe là-bas avec sa lanterne de papier, n'aille s'emparer en votre absence de la place d'honneur au banc des confrères de saint Antoine ! — voici la seconde volée des cloches pour la messe de minuit !

—Monsieur l'aumônier, hâtez-vous! les orgues grondent, les chanoines psalmodient, hâtez-vous ! les fidèles sont assemblés et vous êtes encore à table ! — voici la troisième volée des cloches pour la messe de minuit ! »

Les petits enfants soufflaient dans leurs doigts, mais ils ne se morfondirent pas long-temps à attendre ; et sur le seuil gothique, blanc de neige, Monsieur l'aumônier les régala, au nom des maîtres du logis, chacun d'une gaufre et d'une maille.

Cependant aucune cloche ne tintait plus. La bonne dame plongea dans un manchon ses mains jusqu'aux coudes, le noble sire couvrit ses oreilles d'un mortier, et l'humble prêtre, encapuchonné d'une aumusse, marcha derrière, son missel sous le bras.

X

LE BIBLIOPHILE

Un Elzevir lui causait de douces émotions; mais ce qui le plongeait dans un ravissement extatique, c'était un Henri Etienne.

Biographie de Martin Spickler.

LE BIBLIOPHILE.

Ce n'était pas quelque tableau de l'école flamande, un David Téniers, un Breughel d'Enfer, enfumé à n'y pas voir le diable.

C'était un manuscrit rongé des rats par les bords, d'une écriture tout enchevêtrée et d'une encre bleue et rouge.

— « Je soupçonne l'auteur, dit le bibliophile, d'avoir vécu vers la fin du règne de Louis XII, ce roi de paternelle et plantureuse mémoire.

» Oui, continua-t-il d'un air grave et méditatif, oui, il aura été clerc dans la maison des sires de Chateauvieux. »

Ici il feuilleta un énorme in-folio ayant pour titre : *Le Nobiliaire de France*, dans lequel il ne trouva mentionnés que les sires de Chateauneuf.

— « N'importe, dit-il un peu confus, Chateauneuf et Chateauvieux ne sont qu'un même château. Aussi bien il est temps de débaptiser le Pont-Neuf. »

Ici finit le second
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

Ici commence le troisième
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

LA NUIT ET SES PRESTIGES

I

LA CHAMBRE GOTHIQUE

Nox et solitudo plenæ sunt diabolo.

Les Pères de l'Eglise.

La nuit, ma chambre est pleine de diables.

LA CHAMBRE GOTHIQUE.

« Oh ! la terre, — murmurai-je à la nuit, — est un calice embaumé dont le pistil et les étamines sont la lune et les étoiles ! »

Et les yeux lourds de sommeil, je fermai la fenêtre qu'incrusta la croix du calvaire, noire dans la jaune auréole des vitraux.

Encore, — si ce n'était à minuit, — l'heure blasonnée de dragons et de diables ! — que le gnome qui se soûle de l'huile de ma lampe !

Si ce n'était que la nourrice qui berce avec un chant monotone, dans la cuirasse de mon père, un petit enfant mort-né !

Si ce n'était que le squelette du lansquenet emprisonné dans la boiserie, et heurtant du front, du coude et du genou !

Si ce n'était que mon aïeul qui descend en pied de son cadre vermoulu, et trempe son gantelet dans l'eau bénite du bénitier !

Mais c'est Scarbo qui me mord au cou, et qui, pour cautériser ma blessure sanglante, y plonge son doigt de fer rougi à la fournaise !

II

SCARBO

Mon Dieu, accordez-moi, à l'heure de ma mort, les prières d'un prêtre, un linceul de toile, une bière de sapin et un lieu sec.

Les Patenôtres de Monsieur le Maréchal.

SCARBO.

« Que tu meures absous ou damné, marmottait Scarbo cette nuit à mon oreille, tu auras pour linceul une toile d'araignée, et j'ensevelirai l'araignée avec toi!

— Oh! que du moins j'aie pour linceul, lui répondais-je, les yeux rouges d'avoir tant pleuré, — une feuille du tremble dans laquelle me bercera l'haleine du lac.

— Non! — ricanait le nain railleur, — tu serais la pâture de l'escarbot qui chasse, le soir, aux moucherons aveuglés par le soleil couchant!

— Aimes-tu donc mieux, — lui répliquais-je, larmoyant toujours, — aimes-tu donc mieux que je sois sucé d'une tarentule à la trompe d'éléphant?

— Eh bien, — ajoutait-il, — console-toi, tu auras pour linceul les bandelettes tachetées d'or d'une peau de serpent, dont je t'emmailloterai comme une momie.

» Et de la crypte ténébreuse de St-Bénigne, où je te coucherai debout contre la muraille, tu entendras à loisir les petits enfants pleurer dans les limbes. »

III

LE FOU

Un carolus, ou bien encor,
Si l'aimez mieux, un agneau d'or.

Manuscrits de la Bibliothèque du roi.

LE FOU.

La lune peignait ses cheveux avec un démêloir d'ébène qui argentait d'une pluie de vers luisants les collines, les prés et les bois.

Scarbo, gnome dont les trésors foisonnent, vannait sur mon toit, au cri de la girouette, ducats et florins qui sautaient en cadence, les pièces fausses jonchant la rue.

Comme ricana le fou qui vague, chaque nuit, par la cité déserte, un œil à la lune et l'autre — crevé !

— « Foin de la lune! grommela-t-il, ramassant les jetons du diable, j'achèterai le pilori pour m'y chauffer au soleil. »

Mais c'était toujours la lune, la lune qui se couchait,— et Scarbo monnoyait sourdement dans ma cave ducats et florins à coups de balancier.

Tandis que, les deux cornes en avant, un limaçon qu'avait égaré la nuit cherchait sa route sur mes vitraux lumineux.

IV

LE NAIN

— Toi, à cheval !

— Eh ! pourquoi pas ? j'ai si souvent galopé sur le lévrier du laird de Linlithgow !

Ballades écossaises.

LE NAIN.

J'avais capturé de mon séant, dans l'ombre de mes courtines, ce furtif papillon, éclos d'un rais de la lune ou d'une goutte de rosée.

Phalène palpitante qui, pour dégager ses ailes captives entre mes doigts, me payait une rançon de parfums !

Soudain la vagabonde bestiole s'envolait, abandonnant dans mon giron, — ô horreur ! — une larve monstrueuse et difforme à tête humaine !

— « Où est ton ame, que je chevauche? — Mon ame, haquenée boiteuse des fatigues du jour, repose maintenant sur la litière dorée des songes. »

Et elle s'échappait d'effroi, mon ame, à travers la livide toile d'araignée du crépuscule, par-dessus de noirs horizons dentelés de noirs clochers gothiques.

Mais le nain, pendu à sa fuite hennissante, se roulait comme un fuseau dans les quenouillées de sa blanche crinière.

V

LE CLAIR DE LUNE

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Et priez pour les trépassés.

Le cri du crieur de nuit.

LE CLAIR DE LUNE.

Oh! qu'il est doux, quand l'heure tremble au clocher, la nuit, de regarder la lune qui a le nez fait comme un carolus d'or!

Deux ladres se lamentaient sous ma fenêtre, un chien hurlait dans le carrefour, et le grillon de mon foyer vaticinait tout bas.

Mais bientôt mon oreille n'interrogea plus qu'un silence profond. Les lépreux étaient rentrés dans leurs chenils, aux coups de Jacquemart qui battait sa femme.

Le chien avait enfilé une venelle, devant les pertuisanes du guet enrouillé par la pluie et morfondu par la bise.

Et le grillon s'était endormi, dès que la dernière bluette avait éteint sa dernière lueur dans la cendre de la cheminée.

Et moi, il me semblait, — tant la fièvre est incohérente, — que la lune, grimant sa face, me tirait la langue comme un pendu !

A M. LOUIS BOULANGER, PEINTRE.

VI

LA RONDE SOUS LA CLOCHE

C'était un bâtiment lourd, presque carré, entouré de ruines, et dont la tour principale, qui possédait encore son horloge, dominait tout le quartier.

FÉNIMORE COOPER.

LA RONDE SOUS LA CLOCHE.

Douze magiciens dansaient une ronde sous la grosse cloche de St-Jean. Ils évoquèrent l'orage l'un après l'autre, et du fond de mon lit je comptai avec épouvante douze voix qui traversèrent processionnellement les ténèbres.

Aussitôt la lune courut se cacher derrière les nuées, et une pluie mêlée d'éclairs et de tourbillons fouetta ma fenêtre, tandis que les girouettes criaient comme des grues en sentinelles sur qui crève l'averse dans les bois.

La chanterelle de mon luth, appendu à la cloison, éclata; mon chardonneret battit de l'aile dans sa cage; quelque esprit curieux tourna un feuillet du roman de la Rose qui dormait sur mon pupitre.

Mais soudain gronda la foudre au haut de St-Jean. Les enchanteurs s'évanouirent, frappés à mort, et je vis de loin leurs livres de magie brûler comme une torche dans le noir clocher.

Cette effrayante lueur peignait des rouges flammes du purgatoire et de l'enfer les murailles de la gothique église, et prolongeait sur les maisons voisines l'ombre de la statue gigantesque de saint Jean.

Les girouettes se rouillèrent; la lune fondit les nuées gris de perle; la pluie ne tomba plus que goutte à goutte des bords du toit, et la brise, ouvrant ma fenêtre mal close, jeta sur mon oreiller les fleurs de mon jasmin secoué par l'orage.

VII

UN RÊVE

J'ai rêvé tant et plus, mais je n'y entends note.

Pentagruel, livre III.

UN RÊVE.

Il était nuit. Ce furent d'abord, — ainsi j'ai vu, ainsi je raconte, — une abbaye aux murailles lézardées par la lune, — une forêt percée de sentiers tortueux, — et le Morimont (*) grouillant de capes et de chapeaux.

Ce furent ensuite, — ainsi j'ai entendu, ainsi je raconte, — le glas funèbre d'une cloche auquel répondaient les sanglots funèbres d'une cellule, — des cris plaintifs et des rires féroces dont frissonnait chaque feuille le long d'une ramée, — et les prières bourdonnantes des pénitents noirs qui accompagnaient un criminel au supplice.

(*) C'est à Dijon, de temps immémorial, la place aux exécutions.

Ce furent enfin, — ainsi s'acheva le rêve, ainsi je raconte, — un moine qui expirait couché dans la cendre des agonisants, — une jeune fille qui se débattait pendue aux branches d'un chêne, — et moi que le bourreau liait échevelé sur les rayons de la roue.

Dom Augustin, le prieur défunt, aura, en habit de cordelier, les honneurs de la chapelle ardente, et Marguerite, que son amant a tuée, sera ensevelie dans sa blanche robe d'innocence, entre quatre cierges de cire.

Mais moi, la barre du bourreau s'était, au premier coup, brisée comme un verre, les torches des pénitents noirs s'étaient éteintes sous des torrents de pluie, la foule s'était écoulée avec les ruisseaux débordés et rapides, — et je poursuivais d'autres songes vers le réveil.

VIII

MON BISAIEUL

Tout dans cette chambre était encore dans le même état, si ce n'est que les tapisseries y étaient en lambeaux, et que les araignées y tissaient leurs toiles dans la poussière.

WALTER-SCOTT.— *Woodstock*.

MON BISAIEUL.

Les vénérables personnages de la tapisserie gothique, remuée par le vent, se saluèrent l'un l'autre, et mon bisaïeul entra dans la chambre, — mon bisaïeul mort il y aura bientôt quatre-vingts ans !

Là, — c'est là, devant ce prie-Dieu qu'il s'agenouilla, mon bisaïeul le conseiller, baisant de sa barbe ce jaune missel étalé à l'endroit de ce ruban.

Il marmotta des oraisons tant que dura la nuit, sans décroiser un moment ses bras de son camail de soie violette, sans obliquer un regard vers moi, sa postérité, qui étais couché dans son lit, son poudreux lit à baldaquin !

Et je remarquais avec effroi que ses yeux étaient vides, bien qu'il parût lire, — que ses lèvres étaient immobiles, bien que je l'entendisse prier, — que ses doigts étaient décharnés, bien qu'ils scintillassent de pierreries !

Et je me demandais si je veillais ou si je dormais, — si c'étaient les pâleurs de la lune ou de Lucifer, — si c'était minuit ou le point du jour !

IX

ONDINE

. . . . . Je croyais entendre
Une vague harmonie enchanter mon sommeil,
Et près de moi s'épandre un murmure pareil
Aux chants entrecoupés d'une voix triste et tendre.

CH. BRUGNOT. — *Les deux Génies.*

ONDINE.

— « Ecoute! — Ecoute! — C'est moi, c'est Ondine qui frôle de ces gouttes d'eau les losanges sonores de ta fenêtre illuminée par les mornes rayons de la lune ; et voici, en robe de moire, la dame châtelaine qui contemple à son balcon la belle nuit étoilée et le beau lac endormi.

» Chaque flot est un ondin qui nage dans le courant, chaque courant est un sentier qui serpente vers mon palais, et mon palais est bâti fluide, au fond du lac, dans le triangle du feu, de la terre et de l'air.

» Ecoute! — Ecoute! — Mon père bat l'eau coassante d'une branche d'aulne verte, et mes sœurs caressent de

leurs bras d'écume les fraîches îles d'herbes, de nénuphars et de glaïeuls, ou se moquent du saule caduc et barbu qui pêche à la ligne! »

Sa chanson murmurée, elle me supplia de recevoir son anneau à mon doigt, pour être l'époux d'une Ondine, et de visiter avec elle son palais, pour être le roi des lacs.

Et comme je lui répondais que j'aimais une mortelle, boudeuse et dépitée, elle pleura quelques larmes, poussa un éclat de rire, et s'évanouit en giboulées qui ruisselèrent blanches le long de mes vitraux bleus.

X

LA SALAMANDRE

Il jeta dans le foyer quelques frondes de houx béni, qui brûlèrent en craquetant.

CH. NODIER. — *Trilby*.

LA SALAMANDRE.

— « Grillon mon ami, es-tu mort, que tu demeures sourd au bruit de mon sifflet, et aveugle à la lueur de l'incendie? »

Et le grillon, quelque affectueuses que fussent les paroles de la salamandre, ne répondait point, soit qu'il dormît d'un magique sommeil, ou bien soit qu'il eût fantaisie de bouder.

« Oh! chante-moi ta chanson de chaque soir dans ta logette de cendre et de suie, derrière la plaque de fer écussonnée de trois fleurs de lys héraldiques! »

Mais le grillon ne répondait point encore, et la salamandre éplorée tantôt écoutait si ce n'était point sa voix, tantôt bourdonnait avec la flamme aux changeantes couleurs rose, bleue, rouge, jaune, blanche et violette.

« Il est mort, il est mort, le grillon mon ami ! » Et j'entendais comme des soupirs et des sanglots, tandis que la flamme, livide maintenant, décroissait dans le foyer attristé.

« Il est mort ! Et puisqu'il est mort, je veux mourir ! » Les branches de sarment étaient consumées, la flamme se traîna sur la braise en jetant son adieu à la crémaillère, et la salamandre mourut d'inanition.

XI

L'HEURE DU SABBAT

Qui passe donc si tard à travers la vallée?

H. DE LATOUCHE. — *Le Roi des Aulnes.*

L'HEURE DU SABBAT.

C'est ici ! et déjà, dans l'épaisseur des halliers, qu'éclaire à peine l'œil phosphorique du chat sauvage tapi sous les ramées ;

Aux flancs des rocs qui trempent dans la nuit des précipices leur chevelure de broussailles, ruisselante de rosée et de vers luisants ;

Sur le bord du torrent qui jaillit en blanche écume au front des pins, et qui bruine en grise vapeur au front des châteaux ;

Une foule se rassemble innombrable, que le vieux bûcheron attardé par les sentiers, sa charge de bois sur le dos, entend et ne voit pas.

Et de chêne en chêne, de butte en butte, se répondent mille cris confus, lugubres, effrayants : « Hum ! hum ! — Schup ! schup ! — Coucou ! coucou ! »

C'est ici le gibet ! — Et voilà paraître dans la brume un juif qui cherche quelque chose parmi l'herbe mouillée, à l'éclat doré d'une main de gloire.

Ici finit le troisième
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

Ici commence le quatrième
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

LES CHRONIQUES

I

MAITRE OGIER

(1407)

Le dit roy Charles sixiesme du nom fust très débonnaire et moult aimé; et le populaire n'avait en grand'haine que les ducs d'Orléans et de Bourgogne qui imposaient des tailles excessives par tout le royaume.

Les Annales et Chroniques de France, depuis la guerre de Troyes jusques au roy Loys unzième du nom, par maître Nicolle Giles.

MAITRE OGIER.

— « Sire, demanda maître Ogier au roi qui regardait par la petite fenêtre de son oratoire le vieux Paris égayé d'un rayon de soleil, oyez-vous point s'ébattre, dans la cour de votre Louvre, ces passereaux gourmands emmi cette vigne rameuse et feuillue?

— Oui-dà ! répondit le roi, c'est un ramage bien divertissant.

— Cette vigne est en votre courtil; cependant point n'aurez-vous le profit de la cueillette, répliqua maître Ogier avec un bénin sourire : passereaux sont d'effrontés larrons,

et tant leur plaît la picorée qu'ils seront toujours picoreurs. Ils vendangeront pour vous votre vigne.

— Oh ! nenni, mon compère ! je les chasserai, s'écria le roi ! »

Il approcha de ses lèvres le sifflet d'ivoire qui pendait à un anneau de sa chaîne d'or, et en tira des sons si aigus et si perçants que les passereaux s'envolèrent dans les combles du palais.

— « Sire, dit alors maître Ogier, permettez que je déduise de ceci une affabulation. Ces passereaux sont vos nobles, cette vigne est lepeuple. Les uns banquètent aux dépens de l'autre. Sire, qui gruge le vilain gruge le seigneur. Assez de déprédations ! Un coup de sifflet, et vendangez vous-même votre vigne. »

Maître Ogier roulait sur ses doigts d'un air embarrassé la corne de son bonnet. Charles VI hocha tristement la tête ; et serrant la main au bourgeois de Paris : — « vous êtes un preud'homme ! soupira-t-il.

II

LA POTERNE DU LOUVRE

Ce nain était paresseux, fantasque et méchant; mais il était fidèle, et ses services étaient agréables à son maître.

WALTER-SCOTT. — *Le Lai du ménestrel.*

LA POTERNE DU LOUVRE.

Cette petite lumière avait traversé la Seine gelée, sous la tour de Nesle, et maintenant elle n'était plus éloignée que d'une centaine de pas, dansant parmi le brouillard, ô prodige infernal! avec un grésillement semblable à un rire moqueur.

« Qui est-ce là? cria le suisse de garde au guichet de la poterne du Louvre. »

La petite lumière se hâtait d'approcher et ne se hâtait pas de répondre. Mais bientôt apparut une figure de nabot habillée d'une tunique à paillettes d'or et coiffée d'un bonnet

à grelot d'argent, dont la main balançait un rouge lumignon dans les losanges vitrées d'une lanterne.

« Qui est-ce là? répéta le suisse d'une voix tremblante, son arquebuse couchée en joue. »

Le nain moucha la bougie de sa lanterne, et l'arquebusier distingua des traits ridés et amaigris, des yeux brillants de malice et une barbe blanche de givre.

«Ohé! ohé! l'ami, gardez-vous bien de bouter le feu à votre escopette. Là, là! sang de Dieu! Vous ne respirez que morts et carnage! s'écria le nain d'une voix non moins émue que celle du montagnard.

— L'ami vous-même! Ouf! Mais qui donc êtes-vous? demanda le suisse un peu rassuré. » Et il replaçait à son chapeau de fer la mèche de son arquebuse.

—« Mon père est le roi Nacbuc et ma mère la reine Nacbuca. Ioup! ioup! iou! répondit le nain, tirant la langue d'un empan et pirouettant deux tours sur un pied. »

Cette fois le soudard claqua des dents. Heureusement il se ressouvint qu'il avait un chapelet pendu à son ceinturon de buffle.

— « Si votre père est le roi Nacbuc, *pater noster*, et votre mère la reine Nacbuca, *qui es in cœlis*, vous êtes donc le diable, *sanctificetur nomen tuum?* balbutia-t-il demi-mort de frayeur.

— Eh non ! dit le porte-falot, je suis le nain de Monseigneur le roi qui arrive cette nuit de Compiègne, et qui me dépêche devant pour faire ouvrir la poterne du Louvre. Le mot de passe est : Dame Anne de Bretagne et saint Aubin du Cormier. »

III

LES FLAMANDS

Les Flamands, gent mutine et têtue.

Mémoires d'Olivier de la Marche.

LES FLAMANDS.

La bataille durait depuis none, quand ceux de Bruges lâchèrent le pied et tournèrent le dos. Il y eut alors, d'une part si épais désarroi, et de l'autre si rude poursuite, qu'au passage du pont, bon nombre de révoltés croulèrent pêle-mêle, hommes, étendards, chariots dans la rivière.

Le comte entra le lendemain dans Bruges avec une merveilleuse cohue de chevaliers. Le précédaient ses hérauts d'armes qui sonnaient horriblement de la trompette. Quelques pillards, la dague au poing, couraient çà et là, et devant eux fuyaient des pourceaux épouvantés.

C'est vers l'hôtel de ville que se dirigeait la cavalcade hennissante. Là s'agenouillèrent le bourguemestre et les échevins, criant merci, mantels et chaperons par terre. Mais le comte avait juré, les deux doigts sur la bible, d'exterminer le sanglier rouge dans sa bauge.

« Monseigneur !

— Ville brûlée !

— Monseigneur !

— Bourgeois pendus ! »

On ne bouta le feu qu'à un faubourg de la ville, on ne brancha aux gibets que les capitaines de la milice, et le sanglier rouge fut effacé des bannières. Bruges s'était racheté cent mille écus d'or.

IV

LA CHASSE

(1442)

Allons ! courre un petit le cerf, ce luy dit-il.

Poésies inédites.

LA CHASSE.

Et la chasse allait, allait, claire étant la journée, par les monts et les vaux, par les champs et les bois; les varlets courant, les trompes fanfarant, les chiens aboyant, les faucons volant, et les deux cousins côte à côte chevauchant, et perçant de leurs épieux cerfs et sangliers dans la ramée, de leurs arbalètes hérons et cigognes dans les airs.

« Cousin, dit Hubert à Regnault, il me semble que, pour avoir scellé notre paix ce matin, vous n'êtes guère en gaîté de cœur?

— Oui-dà! lui répondit-on. »

Regnault avait l'œil rouge d'un fou ou d'un damné; Hubert était soucieux; et la chasse toujours allait, toujours allait, claire étant la journée, par les monts et les vaux, par les champs et les bois.

Mais voilà que soudain une troupe de gens de pied, embusqués dans la baume des fées, se rua, la lance bas, sur la chasse joyeuse. Regnault dégaîna son épée, et ce fut, — signez-vous d'horreur! — pour en bâiller plusieurs coups au travers du corps de son cousin, qui vida les étriers.

« Tue, tue, criait le Ganelon. »

Notre-Dame! quelle pitié! — Et la chasse n'allait plus, claire étant la journée, par les monts et les vaux, par les champs et les bois.

Devant Dieu soit l'ame d'Hubert sire de Maugiron, piteusement meurtri le troisième jour de juillet, l'an quatorze cent douze; et les diables aient l'ame de Regnault sire de l'Aubépine, son cousin et son meurtrier! Amen.

V

LES REITRES

Or, un jour Hilarion fut tenté par un démon femelle qui lui présenta une coupe de vin et des fleurs.

Vies des Pères du désert.

LES REITRES.

Trois reîtres noirs, troussés chacun d'une bohémienne, essayaient, vers minuit, de s'introduire au moustier avec la clef de quelque ruse.

« Holà! holà! »

C'était un d'eux qui se haussait debout sur l'étrier.

« Holà! un gîte contre l'orage! Quelle méfiance avez-vous? Regardez au pertuis. Ces mignonnes qui nous lient en croupe, ces barillets que nous guindons en bandouillère, ne sont-ce point filles de quinze ans et vin à boire? »

Le moustier semblait dormir.

« Holà ! holà ! »

C'était une d'elles grelottant de froid.

« Holà! un gîte, au nom de la bénoîte mère du Sauveur! Nous sommes des pélerins fourvoyés. La vitre de nos reliquaires, le bord de nos chaperons, les plis de nos manteaux ruissellent de pluie, et nos destriers, qui trébuchent de fatigue, ont perdu leurs fers par les chemins. »

Une clarté rayonna au mitan fendu de la porte.

« Arrière, démons de la nuit! »

C'étaient le prieur et ses moines processionnellement armés de cierges.

« Arrière, filles du mensonge! Dieu nous garde, si vous êtes chair et os, et si vous n'êtes pas fantômes, d'héberger en notre pourpris des païennes ou tout au moins des schismatiques!

— Sus ! sus ! — crièrent les ténébreux cavaliers, — sus ! sus ! » Et leur galop fut balayé au loin dans le tourbillon du vent, de la rivière et des bois.

« Rebouter ainsi des pécheresses de quinze ans que nous aurions induites en pénitence ! grommelait un jeune moine blond et bouffi comme un chérubin.

— Frère ! lui murmura l'abbé dans le cornet de l'oreille, vous oubliez que Madame Aliénor et sa nièce nous attendent là-haut pour les confesser. »

VI

LES GRANDES COMPAGNIES

(1364)

Urbem ingredientur, per muros current, domos conscendent, per fenestras intrabunt quasi fur.

Le prophète JOEL, *chap. II, v.* 9.

LES GRANDES COMPAGNIES.

I.

Quelques maraudeurs, égarés dans les bois, se chauffaient à un feu de veille autour duquel s'épaississaient la ramée, les ténèbres et les fantômes.

« Oyez la nouvelle! dit un arbalétrier. Le roi Charles cinquième nous dépêche messire Bertrand du Guesclin avec des paroles d'appointement ; mais on n'englue pas le diable comme un merle à la pipée. »

Ce ne fut qu'un rire dans la bande, et cette gaieté sauvage redoubla encore, lorsqu'une cornemuse qui se désenflait pleurnicha comme un marmot à qui perce une dent.

« Qu'est ceci? répliqua enfin un archer, n'êtes-vous pas las de cette vie oisive? Avez-vous pillé assez de châteaux, assez de monastères? Moi je ne suis ni saoûl, ni repu. Foin de Jacques d'Arquiel, notre capitaine! — Le loup n'est plus qu'un lévrier. — Et vive messire Bertrand du Guesclin, s'il me soudoie à ma taille et me rue par les guerres! »

Ici la flamme des tisons rougeoya et bleuit, et les faces des routiers bleuirent et rougeoyèrent. Un coq chanta dans une ferme.

« Le coq a chanté et saint Pierre a renié Notre-Seigneur! marmotta l'arbalétrier en se signant. »

II.

« Noël! noël! Par ma gaîne, il pleut des carolus!

— Je vous en bâillerai à chacun une boisselée.

— Point de gab?

— Foi de chevalerie!

— Et qui vous bâillera, à vous, si grosse chevance?

— La guerre.

— Où?

— Es Espagnes. Mécréants y remuent l'or à la pelle, y ferrent d'or leurs haquenées. Le voyage vous duit-il? Nous rançonnerons au pourchas les Maures qui sont des Philistins!

— C'est loin, messire, les Espagnes!

— Vous avez des semelles à vos souliers.

— Cela ne suffit pas.

— Les argentiers du roi vous compteront cent mille florins pour vous bouter le cœur au ventre.

— Tope! nous rangeons autour des fleurs de lys de votre bannière la branche d'épine de nos bourguignotes. Que ramage la ballade?

Oh! du routier
Le gai métier!

Eh bien! vos tentes sont-elles abattues? vos basternes sont-elles chargées? Décampons. — Oui, mes soudrilles, plantez ici à votre départ un gland, il sera à votre retour un chêne! »

Et l'on entendait aboyer les meutes de Jacques d'Arquiel qui courait le cerf à mi-côte.

III.

Les routiers étaient en marche, s'éloignant par troupes, l'haquebutte sur l'épaule. Un archer se querellait à l'arrière-garde avec un juif.

L'archer leva trois doigts.

Le juif en leva deux.

L'archer lui cracha au visage.

Le juif essuya sa barbe.

L'archer leva trois doigts.

Le juif en leva deux.

L'archer lui détacha un soufflet.

Le juif leva trois doigts.

« Deux carolus ce pourpoint ! larron, s'écria l'archer.

— Miséricorde ! en voici trois, s'écria le juif. »

C'était un magnifique pourpoint de velours broché d'un cor de chasse d'argent sur les manches. Il était troué et sanglant.

A M. P.-J. DAVID, STATUAIRE.

VII

LES LÉPREUX

N'approche mie de ces lieux,
Cy est le chenil du lépreux.

Le Lai du lépreux.

LES LÉPREUX.

Chaque matin, dès que les ramées avaient bu l'aiguail, roulait sur ses gonds la porte de la Maladrerie, et les lépreux, semblables aux antiques anachorètes, s'enfonçaient tout le jour parmi le désert, vallées adamites, édens primitifs dont les perspectives lointaines, tranquilles, vertes et boisées ne se peuplaient que de biches broutant l'herbe fleurie, et que de hérons pêchant dans de clairs marécages.

Quelques uns avaient défriché des courtils : une rose leur était plus odorante, une figue plus savoureuse, cultivées de leurs mains. Quelques autres courbaient des nasses d'osier, ou taillaient des hanaps de buis, dans des grottes de rocaille ensablées d'une source vive et tapissée d'un lise-

ron sauvage. C'est ainsi qu'ils cherchaient à tromper les heures si rapides pour la joie, si lentes pour la souffrance!

Mais il y en avait qui ne s'asseyaient même plus au seuil de la Maladrerie. Ceux-là exténués, élanguis, dolents, qu'avait marqués d'une croix la science des mires, promenaient leur ombre entre les quatre murailles d'un cloître, hautes et blanches, l'œil sur le cadran solaire dont l'aiguille hâtait la fuite de leur vie et l'approche de leur éternité.

Et lorsque, adossés contre les lourds piliers, ils se plongeaient en eux-mêmes, rien n'interrompait le silence de ce cloître, sinon les cris d'un triangle de cigognes qui labouraient la nue, le sautillement du rosaire d'un moine qui s'esquivait par un corridor, et le râle de la crécelle des veilleurs qui, le soir, acheminaient d'une galerie ces mornes reclus à leurs cellules.

VIII

A UN BIBLIOPHILE

Mes enfants, il n'y a plus de chevaliers que dans les livres.

Contes d'une grand'mère à ses petits enfants.

A UN BIBLIOPHILE.

Pourquoi restaurer les histoires vermoulues et poudreuses du moyen-âge, lorsque la chevalerie s'en est allée pour toujours, accompagnée des concerts de ses ménestrels, des enchantements de ses fées et de la gloire de ses preux?

Qu'importent à ce siècle incrédule nos merveilleuses légendes : saint Georges rompant une lance contre Charles VII au tournoi de Luçon, le Paraclet descendant à la vue de tous sur le concile de Trente assemblé, et le Juif errant abordant près de la cité de Langres l'évêque Gotzelin, pour lui raconter la passion de Notre-Seigneur.

Les trois sciences du chevalier sont aujourd'hui méprisées. Nul n'est plus curieux d'apprendre quel âge a le gerfaut qu'on chaperonne, de quelles pièces le bâtard écartèle son écu, et à quelle heure de la nuit Mars entre en conjonction avec Vénus.

Toute tradition de guerre et d'amour s'oublie, et mes fabels n'auraient pas même le sort de la complainte de Geneviève de Brabant, dont le colporteur d'images ne sait plus le commencement et n'a jamais su la fin.

Ici finit le quatrième
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

Ici commence le cinquième
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

ESPAGNE ET ITALIE

I

LA CELLULE

L'Espagne, pays classique des imbroglios, des coups de stylet, des sérénades et des auto-da-fés.

Extrait d'une Revue littéraire.

. . . . . Et je n'entendrai plus
Les verroux se fermer sur l'éternel reclus.

ALFRED DE VIGNY. -- *La Prison.*

LA CELLULE.

Les moines tondus se promènent là-bas, silencieux et méditatifs, un rosaire à la main, et mesurent lentement de piliers en piliers, de tombes en tombes, le pavé du cloître qu'habite un faible écho.

Toi, sont-ce là de tes loisirs, jeune reclus, qui, seul dans ta cellule, t'amuses à tracer des figures diaboliques sur les pages blanches de ton livre d'oraisons, et à farder d'une ocre impie les joues osseuses de cette tête de mort ?

Il n'a pas oublié, le jeune reclus, que sa mère est une gitana, que son père est un chef de voleurs ; et il aimerait

mieux entendre, au point du jour, la trompette sonner le boute-selle pour monter à cheval, que la cloche tinter matines pour courir à l'église !

Il n'a pas oublié qu'il a dansé le bolero sous les rochers de la sierra de Grenade avec une brune aux boucles d'oreilles d'argent, aux castagnettes d'ivoire; et il aimerait mieux faire l'amour dans le camp des bohémiens que prier Dieu dans le couvent.

Une échelle a été tressée en secret de la paille du grabat; deux barreaux ont été sciés sans bruit par la lime sourde; et du couvent à la sierra de Grenade, il y a moins loin que de l'enfer au paradis.

Aussitôt que la nuit aura clos tous les yeux, endormi tous les soupçons, le jeune reclus rallumera sa lampe et s'échappera de sa cellule à pas furtifs, un tromblon sous sa robe.

II

LES MULETIERS

Celui-ci n'interrompait sa longue romance que pour encourager ses mules en leur donnant le nom de belles et valeureuses, ou pour les gourmander en les appelant paresseuses et obstinées.

CHATEAUBRIAND. — *Le dernier Abencerage.*

LES MULETIERS.

Elles égrainent le rosaire ou nattent leurs cheveux, les brunes Andalouses nonchalamment bercées au pas de leurs mules; quelques uns des arrièros chantent le cantique des pélerins de St-Jacques répété par les cent cavernes de la sierra, les autres tirent des coups de carabines contre le soleil.

« Voici la place, dit un des guides, où nous avons enterré la semaine dernière José Matéos, tué d'une balle à la nuque dans une attaque de brigands. La fosse a été fouillée, et le corps a disparu.

— Le corps n'est pas loin, dit un muletier, je l'aperçois qui flotte au fond de la ravine, gonflé d'eau comme une outre.

— Notre-Dame d'Atocha, protégez-nous ! s'écriaient les brunes Andalouses nonchalamment bercées au pas de leurs mules.

— Quelle est cette hutte à la pointe d'une roche? demanda un hidalgo par la portière de sa chaise. Est-ce la cabane des bûcherons qui ont précipité dans le gouffre écumeux du torrent ces gigantesques troncs d'arbres, ou celle des bergers qui paissent leurs chèvres exténuées sur ces pentes stériles?

— C'est, répondit un muletier, la cellule d'un vieil ermite qui a été trouvé mort, cet automne, en son lit de feuilles. Une corde lui serrait le cou, et la langue lui pendait hors de la bouche.

— Notre-Dame d'Atocha, protégez-nous ! s'écriaient les brunes Andalouses nonchalamment bercées au pas de leurs mules.

— Ces trois cavaliers, cachés dans leurs manteaux, qui, passant près de nous, nous ont si bien observés, ne sont pas des nôtres. Qui sont-ils? demanda un moine à la barbe et à la robe toutes poudreuses.

— Si ce ne sont, répondit un muletier, des alguazils du village de Cienfugos en tournée, ce sont des voleurs qu'aura envoyés à la découverte l'infernal Gil Pueblo, leur capitaine.

— Notre-Dame d'Atocha, protégez-nous, s'écriaient les brunes Andalouses nonchalamment bercées au pas de leurs mules.

— Avez-vous entendu ce coup d'espingole qu'on a lâché là-haut parmi les broussailles? demanda un marchand d'encre, si pauvre qu'il cheminait pieds nus. Voyez! la fumée s'évapore dans l'air!

— Ce sont, répondit un muletier, nos gens qui battent les buissons à la ronde, et brûlent des amorces pour amuser les brigands. Senors et senorines, courage, et piquez des deux.

— Notre-Dame d'Atocha, protégez-nous! s'écriaient les brunes Andalouses nonchalamment bercées au pas de leurs mules. »

Et tous les voyageurs prirent le galop au milieu d'un nuage de poussière qu'enflammait le soleil; les mules défilaient entre d'énormes blocs de granit, le torrent mugissait

dans de bouillonnants entonnoirs, les forêts pliaient avec d'immenses craquements ; et de ces profondes solitudes que remuait le vent sortaient des voix confusément menaçantes, qui tantôt s'approchaient, tantôt s'éloignaient, comme si une troupe de voleurs rôdait aux environs.

III

LE MARQUIS D'AROCA

Mets-toi voleur de grand chemin, tu gagneras ta vie.

CALDERON.

LE MARQUIS D'AROCA.

Qui n'aime, aux jours de la canicule, dans les bois, lorsque les geais criards se disputent la ramée et l'ombre, un lit de mousse et la feuille à l'envers du chêne?

Les deux larrons bâillèrent, demandant l'heure au bohémien qui les poussait du pied comme des pourceaux.

« Debout! répondit celui-ci, debout! Il est l'heure de décamper. Le marquis d'Aroca flaire notre piste avec six alguazils.

— Qui ? Le marquis d'Aroca, dont j'ai escamoté la montre à la procession des révérends pères dominicains de Santillane ! dit l'un.

— Le marquis d'Aroca, dont j'ai enfourché la mule à la foire de Salamanque ! dit l'autre.

— Lui-même, répliqua le gitano ; hâtons-nous de gagner le couvent des trappistes pour nous y cacher une neuvaine sous le froc !

— Halte-là ! un moment ! rendez-moi d'abord ma montre et ma mule ! »

C'était le marquis d'Aroca, à la tête de ses six alguazils, lequel écartait d'une main le feuillage blanc des noisetiers, et de l'autre signait au front les brigands de la pointe de son épée.

IV

HENRIQUEZ

Je le vois bien, il est dans ma destinée d'être pendu ou marié.

LOPE DE VÈGA.

HENRIQUEZ.

« Il y a un an que je vous commande, leur dit le capitaine, qu'un autre me succède. J'épouse une riche veuve de Cordoue, et je renonce au stylet du brigand pour la baguette du corrégidor. »

Il ouvrit le coffre : c'était le trésor à partager, pêle-mêle des vases sacrés, des bijoux, des quadruples, une pluie de perles et une rivière de diamants.

« A toi Henriquez, les boucles d'oreilles et la bague du marquis d'Aroca ! à toi qui l'as tué d'un coup de carabine dans sa chaise de poste ! »

Henriquez coula à son doigt la topaze ensanglantée, et pendit à ses oreilles les améthystes taillées en forme de gouttes de sang.

Tel fut le sort de ces boucles d'oreilles dont s'était parée la duchesse de Médina-Cœli, et qu'Henriquez, un mois plus tard, donna en échange d'un baiser à la fille du geôlier de la prison !

Tel fut le sort de cette bague qu'un hidalgo avait achetée d'un émir au prix d'un blanche cavale, et dont Henriquez paya un verre d'eau-de-vie, quelques minutes avant d'être pendu !

V

L'ALERTE

Ne se séparant jamais plus de sa carabine que Dona Inès de la bague du bien-aimé!

Chanson espagnole.

L'ALERTE.

La Posada (*), un paon sur son toit, allumait ses vitres à l'incendie lointain du soleil couchant, et le sentier serpentait lumineux dans la montagne.

« Chut! n'avez-vous rien entendu, vous autres? demanda un des guérillas, collant son oreille à la fente du volet.

(*) Petite hôtellerie espagnole.

— Ma mule, répondit un arrièro, a fait un pet dans l'écurie.

— Gavache! s'écria le brigand, est-ce pour un pet de ta mule que j'arme cette carabine? Alerte! alerte! Une trompette! voici les dragons jaunes. »

Et soudain, aux chocs des pots, aux grincements de la guitare, au rire des servantes, au brouhaha de la foule, succéda un silence à travers lequel eût bourdonné le vol d'une mouche.

Mais ce n'était que la corne d'un vacher. Les arrièros, avant de brider leurs mules pour gagner le large, achevèrent leur outre à moitié bue; et les bandits, qu'agaçaient en vain les grasses Maritornes de la noire hôtellerie, grimpèrent aux soupentes, en bâillant d'ennui, de fatigue et de sommeil.

VI

PADRE PUGNACCIO

Rome est une ville où il y a plus de sbires que de citadins, plus de moines que de sbires.

Voyage en Italie.

Rira bien qui rira le dernier.

Proverbe populaire.

PADRE PUGNACCIO.

Padre Pugnaccio, le crâne hors du capuce, montait les escaliers du dôme St-Pierre, entre deux dévotes enveloppées de mantilles, et l'on entendait les cloches et les anges se quereller dans la nue.

L'une des dévotes, — c'était la tante, — récitait un *ave* sur chaque grain de son rosaire; et l'autre, — c'était la nièce, — lorgnait du coin de l'œil un joli officier des gardes du pape.

Le moine marmottait à la vieille femme : « Dotez mon couvent. » Et l'officier glissait à la jeune fille un billet doux musqué.

La pécheresse essuyait quelques larmes ; l'ingénue rougissait de plaisir ; le moine calculait mille piastres à douze pour cent d'intérêt, et l'officier retroussait le poil de sa moustache dans un miroir de poche.

Et le diable, tapi dans la grande manche de Padre Pugnaccio, ricana comme Polichinelle !

VII

LA CHANSON DU MASQUE

Venise au visage de masque.

LORD BYRON.

LA CHANSON DU MASQUE.

Ce n'est point avec le froc et le chapelet, c'est avec le tambour de basque et l'habit de fou que j'entreprends, moi, la vie, ce pélerinage à la mort!

Notre troupe bruyante est accourue sur la place St-Marc, de l'hôtellerie du signor Arlecchino, qui nous avait tous conviés à un régal de macarons à l'huile et de polenta à l'ail.

Marions nos mains, toi qui, monarque éphémère, ceins la couronne de papier doré, et vous, ses grotesques sujets, qui lui formez un cortège de vos manteaux de mille pièces, de vos barbes de filasse et de vos épées de bois.

Marions nos mains pour chanter et danser une ronde, oubliés de l'inquisiteur, à la splendeur magique des girandoles de cette nuit rieuse comme le jour.

Chantons et dansons, nous qui sommes joyeux, tandis que ces mélancoliques descendent le canal sur le banc des gondoliers, et pleurent en voyant pleurer les étoiles.

Dansons et chantons, nous qui n'avons rien à perdre, et que, derrière le rideau où se dessine l'ennui de leurs fronts penchés, nos patriciens jouent d'un coup de cartes palais et maîtresses !

Ici finit le cinquième
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

Ici commence le sixième
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

SILVES

I

MA CHAUMIÈRE

En automne, les grives viendraient s'y reposer, attirées par les baies au rouge vif du sorbier des oiseleurs.

Le baron **R. MONTHERMÉ.**

Levant ensuite les yeux, la bonne vieille vit comme la bise tourmentait les arbres et dissipait les traces des corneilles qui sautaient sur la neige autour de la grange.

Le poète allemand **VOSS.** — *Idylle XIII.*

MA CHAUMIÈRE.

Ma chaumière aurait, l'été, la feuillée des bois pour parasol, et l'automne, pour jardin, au bord de la fenêtre, quelque mousse qui enchâsse les perles de la pluie, et quelque giroflée qui fleure l'amande.

Mais l'hiver, quel plaisir! quand le matin aurait secoué ses bouquets de givre sur mes vitres gelées, d'apercevoir bien loin, à la lisière de la forêt, un voyageur qui va toujours s'amoindrissant, lui et sa monture, dans la neige et la brume.

Quel plaisir! le soir, de feuilleter sous le manteau de la cheminée, flambante et parfumée d'une bourrée de genièvre,

les preux et les moines des chroniques, si merveilleusement portraits qu'ils semblent, les uns joûter, les autres prier encore.

Et quel plaisir ! la nuit, à l'heure douteuse et pâle qui précède le point du jour, d'entendre mon coq s'égosiller dans le gelinier et le coq d'une ferme lui répondre faiblement, sentinelle juchée aux avant-postes du village endormi.

Ah ! si le roi nous lisait dans son Louvre, — ô ma muse inabritée contre les orages de la vie, — le seigneur suzerain de tant de fiefs qu'il ignore le nombre de ses châteaux, ne nous marchanderait pas une chaumine !

II

JEAN DES TILLES

C'est le tronc du vieux saule et ses rameaux penchants.

H. DE LATOUCHE. — *Le Roi des Aulnes.*

JEAN DES TILLES.

« Ma bague, ma bague ! — Et le cri de la lavandière effraya, dans la souche d'un saule, un rat qui filait sa quenouille.

Encore un tour de Jean des Tilles, l'ondin malicieux et espiègle qui ruisselle, se plaint et rit sous les coups redoublés du battoir !

Comme s'il ne lui suffisait pas de cueillir, aux épais massifs de la rive, les nèfles mûres qu'il noie dans le courant.

« Jean le voleur ! Jean qui pêche et qui sera pêché ! Petit Jean, friture que j'ensevelirai blanc d'un linceul de farine dans l'huile enflammée de la poèle ! »

Mais alors des corbeaux, qui se balançaient à la verte flèche des peupliers, croassèrent dans le ciel moite et pluvieux.

Et les lavandières, troussées comme des piqueurs d'ablettes, enjambèrent le gué jonché de cailloux, d'écume, d'herbes et de glaïeuls.

A M. LE Bon R.

III

OCTOBRE

Adieu, derniers beaux jours!

ALPH. DE LAMARTINE. — *L'Automne.*

OCTOBRE.

Les petits Savoyards sont de retour, et déjà leur cri interroge l'écho sonore du quartier; comme les hirondelles suivent le printemps, ils précèdent l'hiver.

Octobre, le courrier de l'hiver, heurte à la porte de nos demeures. Une pluie intermittente inonde la vitre offusquée, et le vent jonche des feuilles mortes du platane le perron solitaire.

Voici venir ces veillées de famille si délicieuses quand tout au dehors est neige, verglas et brouillards, et que les jacinthes fleurissent sur la cheminée à la tiède atmosphère du salon.

Voici venir la St-Martin et ses brandons, Noël et ses bougies, le jour de l'an et ses joujoux, les Rois et leur fève, le Carnaval et sa marotte.

Et Pâques enfin, Pâques aux hymnes matinales et joyeuses, Pâques dont les jeunes filles reçoivent la blanche hostie et les œufs rouges !

Alors un peu de cendre aura effacé de nos fronts l'ennui de six mois d'hiver, et les petits Savoyards salueront du haut de la colline le hameau natal.

IV

CHÈVREMORTE

Et moi aussi j'ai été déchiré par les épines de ce désert, et j'y laisse chaque jour quelque partie de ma dépouille.

Les Martyrs, livre X.

SUR LES ROCHERS DE CHÈVREMORTE (*).

Ce n'est point ici qu'on respire la mousse des chênes et les bourgeons du peuplier, ce n'est point ici que les brises et les eaux murmurent d'amour ensemble.

Aucun baume, le matin après la pluie, le soir aux heures de la rosée; et rien pour charmer l'oreille que le cri du petit oiseau qui quête un brin d'herbe.

Désert qui n'entend plus la voix de Jean-Baptiste! Désert que n'habitent plus ni les hermites ni les colombes!

(*) A une demi-lieue de Dijon.

Ainsi mon ame est une solitude où, sur le bord de l'abîme, une main à la vie et l'autre à la mort, je pousse un sanglot désolé.

Le poète est comme la giroflée qui s'attache frêle et odorante au granit, et demande moins de terre que de soleil.

Mais hélas ! je n'ai plus de soleil, depuis que se sont fermés les yeux si charmants qui réchauffaient mon génie !

22 *juin* 1832.

V

ENCORE UN PRINTEMPS

Toutes les pensées, toutes les passions qui agitent le cœur mortel sont les esclaves de l'amour.

COLERIDGE.

ENCORE UN PRINTEMPS.

Encore un printemps, — encore une goutte de rosée qui se bercera un moment dans mon calice amer, et qui s'en échappera comme une larme.

O ma jeunesse ! tes joies ont été glacées par les baisers du temps, mais tes douleurs ont survécu au temps qu'elles ont étouffé sur leur sein.

Et vous qui avez parfilé la soie de ma vie, ô femmes! s'il y a eu dans mon roman d'amour quelqu'un de trompeur, ce n'est pas moi, quelqu'un de trompé, ce n'est pas vous !

O printemps ! petit oiseau de passage, notre hôte d'une saison qui chantes mélancoliquement dans le cœur du poète et dans la ramée du chêne !

Encore un printemps, — encore un rayon du soleil de mai au front du jeune poète, parmi le monde, au front du vieux chêne, parmi les bois !

Paris, 11 *mai* 1836.

A M. A. DE LATOUR.

VI

LE DEUXIÈME HOMME

Et nunc, Domine, tolle quæso, animam meam à me, quia melior est mihi mors quàm vita.

JONAS, *cap. IV, v.* 3.

J'en jure par la mort, dans un monde pareil,
Non, je ne voudrais par rajeunir d'un soleil.

ALPH. DE LAMARTINE. — *Méditations.*

LE DEUXIÈME HOMME.

Enfer ! — Enfer et paradis ! — cris de désespoir ! cris de joie ! — blasphèmes des réprouvés ! concerts des élus ! — ames des morts, semblables aux chênes de la montagne déracinés par les démons ! ames des morts, semblables aux fleurs de la vallée cueillies par les anges !

Soleil, firmament, terre et homme, tout avait commencé, tout avait fini. Une voix secoua le néant. — « Soleil?

appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. — Soleil? répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » — Et le soleil ouvrit ses cils d'or sur le chaos des mondes.

Mais le firmament pendait comme un lambeau d'étendard. — « Firmament? appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. — Firmament? répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » — Et le firmament déroula aux vents ses plis de pourpre et d'azur.

Mais la terre voguait à la dérive, comme un navire foudroyé qui ne porte dans ses flancs que des cendres et des ossements. — « Terre? appela cette voix, du seuil de la radieuse Jérusalem. — Terre? répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » — Et la terre ayant jeté l'ancre, la nature s'assit, couronnée de fleur, sous le porche des montagnes aux cent mille colonnes.

Mais l'homme manquait à la création, et tristes étaient la terre et la nature, l'une de l'absence de son roi, l'autre de l'absence de son époux. — « Homme? appela cette voix, du seuil de la radieuse Jerusalem. — Homme? répétèrent les échos de l'inconsolable Josaphat. » — Et l'hymne de délivrance et de grâces ne brisa point le sceau dont la mort avait plombé les lèvres de l'homme endormi pour l'éternité dans le lit du sépulcre.

« Ainsi soit-il ! dit cette voix, et le seuil de la radieuse Jérusalem se voila de deux sombres ailes. — Ainsi soit-il ! répétèrent les échos, et l'inconsolable Josaphat continua de pleurer. » — Et la trompette de l'archange sonna d'abîme en abîme, tandis que tout croulait avec un fracas et une ruine immense : le firmament, la terre et le soleil, faute de l'homme, cette pierre angulaire de la création !

Ici finit le sixième et dernier
Livre des Fantaisies
De Gaspard
De la
Nuit

A M. SAINTE-BEUVE

Je prierai les lecteurs de ce mien labeur qu'ils veuillent prendre en bonne part tout ce que j'y ai escrit.

Mémoires du SIRE DE JOINVILLE.

A M. SAINTE-BEUVE.

L'homme est un balancier qui frappe une monnaie à son coin. Le quadruple porte l'empreinte de l'empereur, la médaille, du pape, le jeton, du fou.

Je marque mon jeton à ce jeu de la vie où nous perdons coup sur coup et où le diable, pour en finir, râfle joueurs, dés et tapis vert.

L'empereur dicte ses ordres à ses capitaines, le pape adresse des bulles à la chrétienté, et le fou écrit un livre.

Mon livre, le voilà tel que je l'ai fait et tel qu'on doit le lire, avant que les commentateurs ne l'obscurcissent de leurs éclaircissements.

Mais ce ne sont point ces pages souffreteuses, humble labeur ignoré des jours présents, qui ajouteront quelque lustre à la renommée poétique des jours passés.

Et l'églantine du ménestrel sera fanée, que fleurira toujours la giroflée, chaque printemps, aux gothiques fenêtres des châteaux et des monastères.

Paris, 20 septembre 1836.

PIÈCES DÉTACHÉES

(EXTRAITES DU PORTEFEUILLE DE L'AUTEUR.)

LE BEL ALCADE

Il me disait le bel Alcade :
« Tant que pendra sur la cascade
Le saule aux rameaux chevelus,
Tu seras, vierge qui console,
Et mon étoile et ma boussole. »
Pourquoi pend donc encor le saule,
Et pourquoi ne m'aime-t-il plus ?

Romance espagnole.

LE BEL ALCADE.

C'est pour te suivre, ô bel Alcade, que je me suis exilée de la terre des parfums, où gémissent de mon absence mes compagnes dans les prairies, mes colombes dans le feuillage des palmiers.

Ma mère, ô bel Alcade, tendit de sa couche de douleurs la main vers moi ; cette main retomba glacée, et je ne m'arrêtai pas au seuil pour pleurer ma mère qui n'était plus.

Je n'ai point pleuré, ô bel Alcade, lorsque le soir, seule avec toi et notre barque errant loin du bord, les brises embaumées de ma patrie traversaient les flots pour venir me trouver.

J'étais, disais-tu alors dans tes ravissements, ô bel Alcade, j'étais plus charmante que la lune, sultane du sérail aux mille lampes d'argent.

Tu m'aimais, ô bel Alcade, et j'étais fière et heureuse : depuis que tu me repousses je ne suis plus qu'une humble pécheresse qui confesse en pleurant la faute qu'elle a commise.

Quand donc, ô bel Alcade, sera-t-elle écoulée ma source de larmes amères? Quand l'eau de la fontaine du roi Alphonse ne sera plus vomie par la gueule des lions.

L'ANGE ET LA FÉE

Une fée est cachée en tout ce que tu vois

VICTOR HUGO.

L'ANGE ET LA FÉE.

Une fée parfume la nuit mon sommeil fantastique des plus fraîches, des plus tendres haleines de juillet, — cette même bonne fée qui replante en son chemin le bâton du vieil aveugle égaré, et qui essuie les larmes, guérit la douleur de la petite glaneuse dont une épine a blessé le pied nu.

La voici, me berçant comme un héritier de l'épée ou de la harpe, et écartant de ma couche avec une plume de paon les esprits qui me dérobaient mon ame pour la noyer dans un rayon de la lune ou dans une goutte de rosée.

La voici, me racontant quelqu'une de ses histoires des vallées et des montagnes, soit les amours mélancoliques

des fleurs du cimetière, soit les joyeux pélerinages des oiseaux à Notre-Dame-des-Cornouillers.

Mais tandis qu'elle me veillait endormi, un ange, qui descendait les ailes frémissantes du temps étoilé, posa un pied sur la rampe du gothique balcon, et heurta de sa palme d'argent aux vitraux peints de la haute fenêtre.

Un séraphin, une fée, qui s'étaient enamourés naguère l'un de l'autre au chevet d'une jeune mourante, qu'elle avait douée à sa naissance de toutes les grâces des vierges, et qu'il porta expirée dans les délices du Paradis!

La main qui berçait mes rêves s'était retirée avec mes rêves eux-mêmes. J'ouvris les yeux. Ma chambre aussi profonde que déserte s'éclairait silencieusement des nébulosités de la lune; et le matin, il ne me reste plus des affections de la bonne fée que cette quenouille, encore ne suis-je pas sûr qu'elle ne soit pas de mon aïeule.

LA PLUIE

Pauvre oiseau que le ciel bénit !
Il écoute le vent bruire,
Chante, et voit des gouttes d'eau luire
Comme des perles dans son nid !

VICTOR HUGO.

LA PLUIE.

Et pendant que ruisselle la pluie, les petits charbonniers de la Forêt-Noire entendent, de leur lit de fougère parfumée, hurler au dehors la bise comme un loup.

Ils plaignent la biche fugitive que relancent les fanfares de l'orage, et l'écureuil tapi au creux d'un chêne, qui s'épouvante de l'éclair comme de la lampe du chasseur des mines.

Ils plaignent la famille des oiseaux, la bergeronnette qui n'a que son aile pour abriter sa couvée, et le rouge-gorge dont la rose, ses amours, s'effeuille au vent.

Ils plaignent jusques au ver luisant qu'une goutte de pluie précipite dans des océans d'un rameau de mousse.

Ils plaignent le pélerin attardé qui rencontre le roi Pialus et la reine Wilberta, car c'est l'heure où le roi mène boire son palefroi de vapeurs au Rhin.

Mais ils plaignent surtout les enfants fourvoyés qui se seraient engagés dans l'étroit sentier frayé par une troupe de voleurs, ou qui se dirigeraient vers la lumière lointaine de l'ogresse.

Et le lendemain, au point du jour, les petits charbonniers trouvèrent leur cabane de ramée, d'où ils pipaient les grives, couchée sur le gazon et leurs gluaux noyés dans la fontaine.

LES DEUX ANGES

Ces deux êtres qu'ici, la nuit, un saint mystère.....

VICTOR HUGO.

LES DEUX ANGES.

» Planons, lui disais-je, sur les bois que parfument les roses; jouons-nous dans la lumière et l'azur des cieux, oiseaux de l'air, et accompagnons le printemps voyageur. »

La mort me la ravit échevelée et livrée au sommeil d'un évanouissement, tandis que, retombé dans la vie, je tendais en vain les bras à l'ange qui s'envolait.

Oh! si la mort eût tinté sur notre couche les noces du cercueil, cette sœur des anges m'eût fait monter aux cieux avec elle, ou je l'eusse entraînée avec moi aux enfers!

Délirantes joies du départ pour l'ineffable bonheur de deux ames qui, heureuses et s'oubliant partout où elles ne sont plus ensemble, ne songent plus au retour.

Mystérieux voyage de deux anges qu'on eût vus, au point du jour, traverser les espaces et recevoir sur leurs blanches ailes la fraîche rosée du matin !

Et dans le vallon, triste de notre absence, notre couche fût demeurée vide au mois des fleurs, nid abandonné sous le feuillage.

LE SOIR SUR L'EAU

Bords où Venise est reine de la mer.

ANDRÉ CHÉNIER.

LE SOIR SUR L'EAU.

La noire gondole se glissait le long des palais de marbre, comme un bravo qui court à quelque aventure de nuit, un stylet et une lanterne sous sa cape.

Un cavalier et une dame y causaient d'amour : — « Les orangers si parfumés, et vous si indifférente! Ah! signora, vous êtes une statue dans un jardin !

— Ce baiser est-il d'une statue, mon Georgio? pourquoi boudez-vous? — Vous m'aimez donc? — Il n'est pas au ciel une étoile qui ne le sache, et tu ne le sais pas?

— Quel est ce bruit? — Rien, sans doute le clapotement des flots qui monte et descend une marche des escaliers de la Giudecca.

— Au secours ! au secours ! — Ah ! mère du sauveur, quelqu'un qui se noie ! — Ecartez-vous ; il est confessé, dit un moine qui parut sur la terrasse. »

Et la noire gondole força de rames se glissant le long des palais de marbre, comme un bravo qui revient de quelque aventure de nuit, un stylet et une lanterne sous sa cape.

MADAME DE MONTBAZON

M.me de Montbazon était une fort belle créature qui mourut d'amour, cela pris à la lettre, l'autre siècle, pour le chevalier de la Rüe qui ne l'aimait point.

Mémoires de **SAINT-SIMON**.

MADAME DE MONTBAZON.

La suivante rangea sur la table de laque un vase de fleurs et les flambeaux de cire, dont les reflets moiraient de rouge et de jaune les rideaux de soie bleue au chevet du lit de la malade.

« Crois-tu, Mariette, qu'il viendra? — Oh! dormez, dormez un peu, Madame! — Oui, je dormirai bientôt pour rêver à lui toute l'éternité. »

On entendit quelqu'un monter l'escalier. « Ah! si c'était lui! murmura la mourante, en souriant, le papillon des tombeaux déjà sur les lèvres. »

C'était un petit page qui apportait de la part de la reine, à Madame la duchesse, des confitures, des biscuits et des élixirs sur un plateau d'argent.

« Ah ! il ne vient pas, dit-elle d'une voix défaillante, il ne viendra pas ! Mariette, donne-moi une de ces fleurs que je la respire et la baise pour l'amour de lui ! »

Alors Madame de Montbazon, fermant les yeux, demeura immobile. Elle était morte d'amour, rendant son ame dans le parfum d'une jacinthe.

L'AIR MAGIQUE

C'est sans doute un des coqueluchiers des cornards d'Evreux, ou un de la confrérie des Enfants Sans-Souci de la ville de Paris, ou bien un ménétrier qui chante la langue d'oc.

FERDINAND LANGLÉ. — *Fabel de la Dame de la belle Sagesse.*

L'AIR MAGIQUE DE JEHAN DE VITTEAUX

La feuillée verte et touffue : un clerc du gai savoir qui voyage avec sa gourde et son rebec, et un chevalier armé d'une énorme épée à couper en deux la tour de Montlhéry.

Le chevalier : — « Halte-là ! ta gargoulette, vassal ; j'ai trois grains de sable dans le gosier.

Le musicien : — A votre plaisir, mais n'y buvez qu'un petit coup, d'autant que le vin est cher cette année.

Le chevalier *(faisant la grimace après avoir tout bu)* : — Il est aigre ton vin ; tu mériterais, vassal, que je te brisasse ta gourde sur les oreilles. »

Le clerc du gai savoir approcha, sans mot dire, l'archet de son rebec et joua l'air magique de Jehan de Vitteaux.

Cet air eût délié les jambes d'un paralytique. Or voilà que le chevalier dansait sur la pelouse, son épée appuyée contre l'épaule comme un hallebardier qui va-t-en guerre.

« Merci ! nécroman, cria-t-il bientôt, hors d'haleine. » Et il giguait toujours.

« Oui-dà ! payez-moi d'abord mon vin, ricana le musicien. Vos agneaux d'or, s'il vous plaît, ou je vous mène ainsi dansant, par les vallées et les bourgs, au pas d'arme de Marsannay !

— Tiens, — dit le chevalier, après avoir fouillé à son escarcelle, et détachant son cheval dont les rênes étaient passées au rameau d'un chêne — tiens ! et m'étrangle le diable si je bois jamais à la calebasse d'un vilain ! »

APRÈS UNE BATAILLE

Et les corbeaux vont commencer.

VICTOR HUGO.

LA NUIT D'APRÈS UNE BATAILLE.

I.

Une sentinelle, le mousquet au bras et enveloppée dans son manteau, se promène le long du rempart. Elle se penche entre les noirs créneaux de moment en moment, et observe d'un œil attentif l'ennemi dans son camp.

II.

Il allume les feux au bord des fossés pleins d'eau; le ciel est noir; la forêt est pleine de bruits; le vent chasse la fumée vers le fleuve et se plaint en murmurant dans les plis des étendarts.

III.

Aucune trompette ne trouble l'écho; aucun chant de guerre n'est répété autour de la pierre du foyer; des lampes sont allumées dans les tentes au chevet des capitaines morts l'épée à la main.

IV.

Mais voilà que la pluie ruisselle sur les pavillons; le vent qui glace la sentinelle engourdie, les hurlements des loups qui s'emparent du champ de bataille, tout annonce ce qui se passe d'étrange sur la terre et dans le ciel.

V.

Toi qui reposes paisiblement au lit de la tente, souviens-toi toujours qu'il ne s'en est fallu peut-être aujourd'hui que d'un pouce de lame pour percer ton cœur.

VI.

Tes compagnons d'armes, tombés avec courage au premier rang, ont acheté de leur vie la gloire et le salut de ceux qui bientôt les auront oubliés.

VII.

Une sanglante bataille a été livrée ; perdue ou gagnée, tout sommeille maintenant ; mais combien de braves ne s'éveilleront plus ou ne se réveilleront demain que dans le ciel !

LA CITADELLE

— Où allez-vous? qui êtes-vous?

— Je suis porteur d'une lettre pour le lord général.

Woodstock. — WALTER-SCOTT.

LA CITADELLE DE WOLGAST.

Comme elle est calme et majestueuse la citadelle blanche, sur l'Oder, tandis que de toutes ses embrasures les canons aboient contre la ville et le camp, et les couleuvrines dardent en sifflant leurs langues sur les eaux couleur de cuivre.

Les soldats du roi de Prusse sont maîtres de Wolgast, de ses faubourgs et de l'une et de l'autre rive du fleuve; mais l'aigle à deux têtes de l'empereur d'Allemagne berce encore ses ailerons dans les plis du drapeau de la citadelle.

Tout à coup avec la nuit, la citadelle éteint ses soixante bouches à feu. Des torches s'allument dans les casemates,

courent sur les bastions, illuminent les tours et les eaux, et une trompette gémit dans les créneaux comme la trompette du jugement.

Cependant la poterne de fer s'ouvre, un soldat s'élance dans une barque et rame vers le camp; il aborde : « Le capitaine Beaudoin, dit-il, a été tué; nous demandons qu'on nous permette d'envoyer son corps à sa femme qui habite Oderberg sur la frontière; lorsqu'il y aura trois jours que le corps voguera sur l'eau, nous signerons la capitulation. »

Le lendemain, à midi, sortit de la triple enceinte de pieux qui hérisse l'approche de la citadelle une barque, longue comme un cercueil, que la ville et la citadelle saluèrent de sept coups de canon.

Les cloches de la ville étaient en branle, on était accouru à ce triste spectacle de tous les villages voisins, et les ailes des moulins à vent demeuraient immobiles sur les collines qui bordent l'Oder.

LE CHEVAL MORT

Le fossoyeur : — Je vous vendrai de l'os pour fabriquer des boutons.

Le pialey : — Je vous vendrai de l'os pour garnir le manche de vos poignards.

La Boutique de l'Armurier.

LE CHEVAL MORT.

La voirie! et à gauche, sous un gazon de trèfle et de luzerne, les sépultures d'un cimetière; à droite, un gibet suspendu qui demande aux passants l'aumône comme un manchot.

Celui-là, tué d'hier, les loups lui ont déchiqueté la chair sur le col en si longues aiguillettes qu'on le dirait paré encore pour la cavalcade d'une touffe de rubans rouges.

Chaque nuit, dès que la lune blémira le ciel, cette carcasse s'envolera, enfourchée par une sorcière qui l'éperonnera de l'os pointu de son talon, la bise soufflant dans l'orgue de ses flancs caverneux.

Et s'il était à cette heure taciturne un œil sans sommeil, ouvert dans quelque fosse du champ du repos, il se fermerait soudain, de peur de voir un spectre dans les étoiles.

Déjà la lune elle-même, clignant un œil, ne luit plus de l'autre que pour éclairer comme une chandelle flottante ce chien, maigre vagabond, qui lappe l'eau d'un étang.

LE GIBET

Que vois-je remuer autour de ce gibet ?

FAUST.

LE GIBET.

Ah ! ce que j'entends, serait-ce la brise nocturne qui glapit, ou le pendu qui pousse un soupir sur la fourche patibulaire ?

Serait-ce quelque grillon qui chante tapi dans la mousse et le lierre stérile dont par pitié se chausse le bois ?

Serait-ce quelque mouche en chasse sonnant du cor autour de ces oreilles sourdes à la fanfare des hallali ?

Serait-ce quelque escarbot qui cueille en son vol inégal un cheveu sanglant à ce crâne chauve ?

Ou bien serait-ce quelque araignée qui brode une demi-aune de mousseline pour cravate à ce col étranglé?

C'est la cloche qui tinte aux murs d'une ville, sous l'horizon, et la carcasse d'un pendu que rougit le soleil couchant.

SCARBO

Il regarda sous le lit, dans la cheminée, dans le bahut ;—personne. Il ne put comprendre par où il s'était introduit, par où il s'était évadé.

HOFFMANN. — *Contes nocturnes.*

SCARBO.

Oh! que fois je l'ai entendu et vu Scarbo, lorsqu'à minuit la lune brille dans le ciel comme un écu d'argent sur une bannière d'azur semées d'abeilles d'or!

Que de fois j'ai entendu bourdonner son rire dans l'ombre de mon alcôve, et grincer son ongle sur la soie des courtines de mon lit!

Que de fois je l'ai vu descendre du plancher, pirouetter sur un pied et rouler par la chambre comme le fuseau tombé de la quenouille d'une sorcière!

Le croyais-je alors évanoui? le nain grandissait entre la lune et moi comme le clocher d'une cathédrale gothique, un grelot d'or en branle à son bonnet pointu!

Mais bientôt son corps bleuissait diaphane comme la cire d'une bougie, son visage blémissait comme la cire d'un lumignon, — et soudain il s'éteignait.

A. M. DAVID, STATUAIRE

Le talent rampe et meurt, s'il n'a des ailes d'or.

GILBERT.

A M. DAVID, STATUAIRE.

Non, Dieu, éclair qui flamboie dans le triangle symbolique, n'est point le chiffre tracé sur les lèvres de la sagesse humaine !

Non, l'amour, sentiment naïf et chaste qui se voile de pudeur et de fierté au sanctuaire du cœur, n'est point cette tendresse cavalière qui répand les larmes de la coquetterie par les yeux du masque de l'innocence !

Non, la gloire, noblesse dont les armoiries ne se vendirent jamais, n'est pas la savonnette à vilain qui s'achète, au prix du tarif, dans la boutique d'un journaliste !

Et j'ai prié, et j'ai aimé, et j'ai chanté, poète pauvre et souffrant! Et c'est en vain que mon cœur déborde de foi, d'amour et de génie!

C'estque je naquis aiglon avorté! L'œuf de mes destinées, que n'ont point couvé les chaudes ailes de la prospérité, est aussi creux, aussi vide que la noix dorée de l'Egyptien.

Ah! l'homme, dis-le-moi, si tu le sais, l'homme, frêle jouet, gambadant suspendu aux fils des passions, ne serait-il qu'un pantin qu'use la vie et que brise la mort?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—

NOTICE.

GASPARD DE LA NUIT.

Préface 21
A M. Victor Hugo 25

LES FANTAISIES DE GASPARD DE LA NUIT.

ECOLE FLAMANDE.

Harlem 31
Le Maçon. 35
L'Ecolier de Leyde 39
La Barbe pointue 43
Le Marchand de tulipes 47
Les cinq Doigts de la main 51
La Viole de Gamba 55
L'Alchimiste 59
Départ pour le Sabbat 63

LE VIEUX PARIS.

Les deux Juifs 69
Les Gueux de nuit 73
Le Falot. 77
La Tour de Nesle 81
Le Raffiné 85
L'Office du soir. 89
La Sérénade. 93
Messire Jean. 97
La Messe de minuit 101
Le Bibliophile 105

LA NUIT ET SES PRESTIGES.

La Chambre gothique. 111
Scarbo 115
Le Fou 119
Le Nain 123
Le Clair de lune 127
La Ronde sous la cloche. 131
Un Rêve. 135
Mon Bisaïeul. 139
Ondine 143
La Salamandre 147
L'Heure du Sabbat 151

LES CHRONIQUES.

Maître Ogier (1407) 157

La Poterne du Louvre 161
Les Flamands 167
La Chasse (1412). 171
Les Reîtres 175
Les Grandes Compagnies (1364). 181
Les Lépreux. 189
A un Bibliophile. 195

ESPAGNE ET ITALIE.

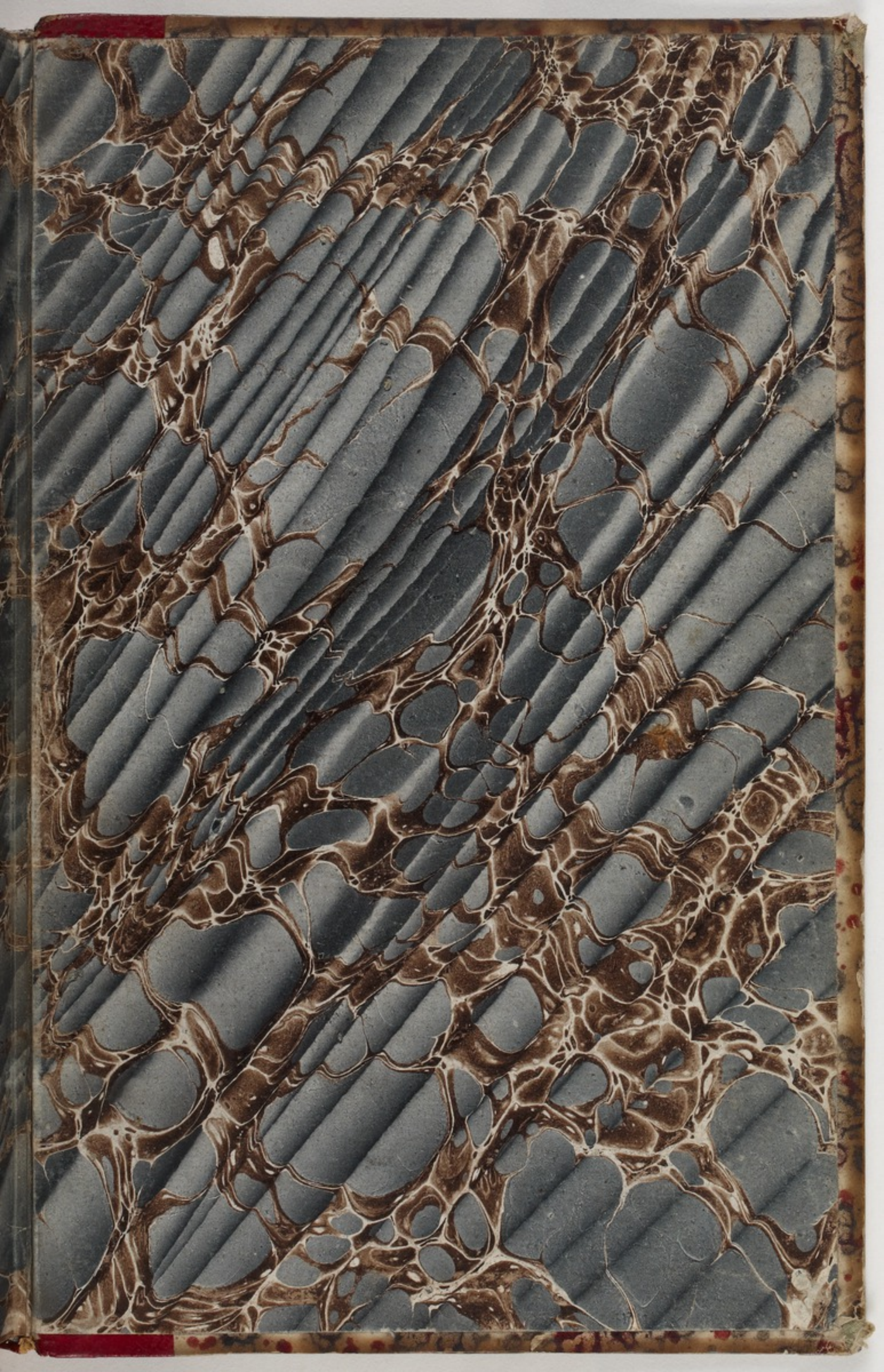
La Cellule 199
Les Muletiers. 203
Le Marquis d'Aroca 209
Henriquez. 215
L'Alerte 217
Padre Pugnaccio 221
La Chanson du Masque 225

SILVES.

Ma Chaumière 231
Jean des Tilles 235
Octobre 239
Sur les Rochers de Chèvremorte. 243
Encore un Printemps. 247
Le deuxième Homme. 250
A M. Sainte-Beuve 259

PIÈCES DÉTACHÉES.

Le bel Alcade 265
L'Ange et la Fée. 269
La Pluie 273
Les deux Anges 277
Le Soir sur l'eau. 281
Madame de Montbazon 285
L'Air magique de Jehan de Vitteaux. . . . 289
La Nuit d'après une bataille 295
La Citadelle de Wolgast. 299
Le Cheval mort 305
Le Gibet. 307
Scarbo 311
A M. David, Statuaire 315



INV
Y

BIBLIOTHÈQUE
ROYALE
INV. RÉSERVE
Y² 2971

BERTRAND
GASPARD
DE LA NUIT

ANGERS. 1842

Y²